

Les Liens de Famille
dans
Les Comédies de Corneille

A Thesis

Submitted to the Faculty of Graduate Studies
in partial fulfillment of the requirements for the

Degree of Master of Arts
Department of French and Spanish
University of Manitoba

by

Cornelia Brown

January 1982

LES LIENS DE FAMILLE
DANS
LES COMEDIES DE CORNEILLE

BY

CORNELIA BROWN

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1982

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

Chapitre I

Introduction

Beaucoup d'études ont été faites sur le théâtre de Pierre Corneille, mais il reste toujours des sujets à examiner dans le vaste volume de ses oeuvres.

Bien que Corneille soit connu comme le père de la tragédie du dix-septième siècle, il a débuté par des comédies. Ses comédies suscitent un nouvel intérêt depuis la première moitié du vingtième siècle. Les études de Louis Rivaille, d'Antoine Adam, de Peter Bürger, de Georges Couton, de Jacques Scherer et de Colette Scherer et encore beaucoup d'autres, prouvent que ces pièces ne sont pas sans importance.¹

L'intérêt porté aux comédies cornéliennes s'explique par le renouvellement que l'auteur a apporté au genre comique du théâtre français de son temps. L'élément frappant de ses comédies est la présentation des scènes réalistes. Corneille met devant son public des personnages de la haute bourgeoisie et peint les moeurs et les situations qui peuvent arriver dans ce milieu. Les protagonistes sont des jeunes gens amoureux qui vivent dans un monde où plusieurs membres de la famille jouent un rôle assez important. Nous nous proposons ici d'étudier la vie familiale telle que la présente Corneille dans ses pièces. Pour traiter ce sujet il est utile d'avoir une

¹Louis Rivaille, Les Débuts de Pierre Corneille (Paris: Boivin et Cie, 1936), Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVII^e siècle, 5 vol. (Paris: del Duca, 1962), Peter Bürger, Die frühen Komödien Pierre Corneilles und das französische Theater um 1630: Eine wirkungs ästhetische Analyse (Frankfurt: Athenäum, 1971), George Couton, Réalisme de Corneille: Deux études: La clef de "Mélite" et réalités dans "Le Cid". (Paris: Société d'édition Les Belles Lettres, 1951), Jacques Scherer, La dramaturgie classique en France, (Paris: Librairie Nizet, 1949), Colette Scherer, "Comédie et Société chez Corneille". Il Teatro al Tempo di Luigi XIII, ed. P.A. Jonnini et G. Dotoli (Bari: Adriatica, 1974).

connaissance du théâtre français de l'époque, aussi bien qu'une connaissance de la famille et de sa place dans la société.

Au début du dix-septième siècle le théâtre offrait principalement des tragédies, des tragi-comédies et des pastorales. L'auteur le plus connu en était Hardy. Le genre comique, considéré moins important, se présentait alors sous deux formes: les farces et les comédies. Les comédies étaient des pièces en trois actes, pour la plupart inspirées de celles des auteurs de l'antiquité, comme Plaute et Terence. Elles représentaient des personnages de la classe moyenne et du bas peuple. On y trouvait des fanfarons, des valets, des maris trompés, des avocats et des médecins. Placés dans des situations burlesques, ils étaient satirisés. L'intrigue des pièces était simple et par conséquent peu intéressante. C'est Troterel qui a créé quelques-unes de ces comédies.

Les farces, continuant celles de l'époque médiévale, et tirées des pantomimes italiennes, étaient des pièces assez courtes, jouées par des acteurs masqués, et offraient de nombreuses scènes burlesques et fantaisistes. Selon M. Lancaster les farces jouissaient d'une assez grande popularité et les farceurs Turlupin, Gros-Guillaume et Gautier-Garguille étaient bien célèbres.² Le langage des deux genres comiques, étant pour la plupart du temps grossier, offensait les dames de la haute société, qui, par conséquent ne fréquentaient pas ce théâtre.

A partir de 1624, quand Richelieu devint conseil du roi, la haute société prenait un vif intérêt au théâtre. Richelieu, homme politique puissant, était amateur et protecteur de l'art littéraire et dramatique. Il avait pris dans son gouvernement des hommes cultivés et intelligents, qui

²Henry Carrington Lancaster, A History of French dramatic literature in the seventeenth century, 10 Vol. (New York: Gordian Press, 1966), Vol. 2 pt. 1, p. 567.

formaient une partie importante du public des spectacles. Ce public aimait surtout les tragi-comédies et les pastorales, bien qu'il ne dédaignât pas tout à fait les comédies.

Les tragi-comédies traitaient le plus souvent les histoires d'amour. Les personnages étaient souvent en danger de mort dans des scènes mouvementées et spectaculaires, mais la pièce avait toujours un dénouement heureux, qui manquait souvent de réalisme.

Les pastorales avaient aussi comme sujet les histoires d'amour et avaient également un dénouement heureux. Elles étaient des imitations des oeuvres de l'auteur dramatique italien de Tasse. Introduites en France par Hardy, elles étaient devenues plus raffinées sous la plume de Théophile de Viau, de Racan et de Mairet. Les personnages étaient des bergers et des bergères contrariés dans leurs amours et en de nombreux cas les protagonistes étaient des personnages nobles déguisés. Le décor était la campagne avec des forêts, des caves et des sources. Dans ce cadre féerique les amoureux faisaient souvent appel à des êtres surnaturels pour changer le cours des événements. La plupart des pastorales étaient des adaptations des romans sentimentaux de l'époque, dont le meilleur, L'Astrée d'Honoré d'Urfé exprimait l'idéal de la politesse et de la galanterie. Ce qui caractérisait la tragi-comédie et la pastorale était le manque de réalisme, et pourtant le réalisme était apprécié par un grand nombre de lecteurs des romans de Sorel, dont L'Histoire comique de Francion offre un tableau véridique des mœurs de l'époque.

Quand Corneille commençait sa carrière d'écrivain dramatique, il chercha à attirer les nobles et les bourgeois à son théâtre. Mme Colette Schérer a bien expliqué les démarches de notre auteur:

Face à des hommes et des femmes férus de L'Astrée et des romans d'amour - il y aurait eu entre 1600 et 1629, sur deux cents romans parus, cent trente dont le titre

comportait le mot amour - Corneille a compris qu'il devait centrer son théâtre sur le thème de l'amour. Mais en même temps notre jeune auteur ne pouvait pas ignorer, dans le milieu cultivé qui était le sien à Rouen, les tendances réalistes qui s'étaient dessinées aussi dans le roman. Il faut noter les éditions successives de L'Histoire comique de Francion de Charles Sorel, la publication du Berger extravagant, cet anti-Astrée du même Sorel et de la Chrysolite de Mareschal. C'est à la frontière de ces deux courants aristocratique et réaliste que Corneille veut se placer.³

En abandonnant l'imaginaire de la pastorale, son cadre et ses personnages conventionnels sentis comme inauthentiques et dépassés, il offrait à la noblesse et à la haute bourgeoisie un monde plus proche d'elles.

Ainsi dans les cinq premières comédies Corneille esquissait un monde qu'il connaissait bien, celui de la jeunesse dorée de son époque. Ses personnages principaux n'étaient pas les bouffons et les personnages ridicules des comédies précédentes, mais des personnes de qualité, qu'il appelait des "honnêtes gens". Dans l'examen de Mélite, sa première comédie, il écrit à l'égard du succès que cette pièce emporta:

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, et le style naïf qui faisait une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avait jamais vu jusque-là que la comédie fit rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitaines, les docteurs, etc. Celle-ci faisait son effet par l'humeur enjouée de gens au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plante et de Térence, qui n'étaient que des marchands.⁴

L'aspect du genre comique avait donc changé par l'innovation de notre auteur. Des contemporains comme Rotrou, Scudéry, du Ryer et Mairet, auteurs

³ Colette Schérer, "Comédie et Société chez Corneille", p. 152.

⁴ Pierre Corneille, Oeuvres, éd. par M. Ch. Marty-Laveaux. Collection Les Grands Ecrivains de la France, 13 vol. (Paris: Librairie Hachette et Cie., 1910) I:138. Toutes nos citations seront empruntées à cette édition.

de tragi-comédies et de pastorales suivaient également le nouveau cours.

M. Voltz a fait des remarques sur les comédies de cette époque qui les expliquent davantage.

La définition que les auteurs du siècle de Richelieu donnent de la comédie peut nous étonner parfois: ils ne lui donnent jamais pour objet de faire rire. Car le rire peut faire partie des ressources de la comédie, il n'en exprime pas l'essentiel. Entre la grandeur tragique et la bouffonnerie farcesque, la comédie est d'abord la pièce moyenne, plus modeste que l'une, plus ambitieuse que l'autre.⁵

Les idées de Corneille se modifiaient encore plus tard: dans L'Illusion comique le surnaturel et le bouffon sont introduits, Le Menteur et La Suite du Menteur foisonnent de scènes franchement comiques. Les trois dernières comédies diffèrent donc en caractère des cinq premières, mais les protagonistes sont toujours des "honnêtes gens".

C'étaient donc la haute société qui était présentée sur la scène, dans un décor réaliste comme une maison, une rue ou un jardin. Les jeunes personnes engagées dans l'action étaient des amoureux qui rencontraient un obstacle à la réalisation de leur bonheur. Parfois cet obstacle était la volonté des parents et ainsi leur rôle pouvait prendre de l'importance dans l'intrigue. Souvent la peinture des personnages principaux était amplifiée par l'interaction avec les membres de la famille et ceci arrivait dans plusieurs cas. Ces personnages, quoique généralement secondaires, n'étaient pas superflus.

Regardons maintenant la société et la famille à l'époque de Corneille. Il est bien connu que sous l'Ancien Régime la société était composée de trois ordres: les nobles, le clergé et le tiers état. A la tête du gouvernement se trouvait le roi qui avait nominalement le pouvoir absolu. Les nobles

⁵Pierre Voltz, La Comédie, (New York: McGraw-Hill - Armand Colin, 1964), p. 48.

s'occupaient des affaires militaires et le clergé dirigeait les affaires de l'Eglise. Ces deux ordres avaient une grande influence sur le gouvernement. Le troisième ordre, qui produisait les biens du pays et s'occupait du commerce, exerçait très peu d'influence sur le gouvernement. Tandis que les nobles et le clergé jouissaient du privilège de la dispense d'impôts, le troisième ordre devait en porter le poids. Il n'est donc pas étonnant que la bourgeoisie aspirait à la noblesse qui, occupant une place dans le gouvernement, avait du prestige et menait grand train aux frais des autres. M. Guérard écrit à cet égard: "The Third Estate espoused the ideal of aristocratic parasitism".⁶ En raison du fait que l'économie de la France souffrait encore des guerres intérieures et étrangères des années précédentes, le gouvernement vendait des charges aux bourgeois. Ainsi pour les riches bourgeois la possibilité était offerte de grimper dans l'échelle sociale. Le trait dominant de la bourgeoisie française de l'époque était l'ambition. Le gouvernement de Richelieu en donna l'exemple par son désir d'assurer le prestige mondial de la France. Ainsi M. Ariès remarque: "L'ambition est une valeur. Personne ne doit se contenter de sa condition, on doit au contraire penser sans cesse à la relever".⁷

La pression de la société se faisait sentir sur la vie familiale et elle était très forte sur le mariage. Avec l'aspiration d'atteindre plus de biens et un plus grand prestige dans la société, la bourgeoisie imita la mode de vie de l'aristocratie. Dans son article relatif au mariage, M. Gaudemet fait le commentaire suivant:

⁶Albert L. Guérard, The life and death of an ideal: France in the classical age. (New York: Harper and Row, 1965), p. 169.

⁷Philippe Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime, (Paris: Librairie Plon, 1960), p. 436.

En France la pression aristocratique, très accusée au XVII^e siècle ne reste pas sans répercussion sur l'institution matrimoniale. L'union des époux peut en effet fournir l'occasion d'alliances familiales. Elle modifie en mieux ou en pire, la situation d'une famille. Tel mariage élève, tel autre rabaisse. Et à l'appréciation qualitative de la dignité s'ajoute celle, quantitative du profit. Soucieuse de l'honneur, de prestige, de fortune, l'aristocratie française n'entend pas laisser le mariage à la seule humeur des époux.⁸

Selon la coutume le mariage dépendait de la volonté de la famille, c'est-à-dire qu'il dépendait de la volonté du père. Le père pouvait être comparé au roi; il était le chef de la famille avec un pouvoir absolu. Ce pouvoir passait à la mère en l'absence du père et dans la plupart des cas, après sa mort. Si le père et la mère étaient absents, le pouvoir revenait à un oncle ou au frère aîné.

Que ce pouvoir paternel pouvait aller à l'extrême est illustré par le cas suivant, cité par M. Gandemet, où un parlementaire bourguignon est interrogé par son fils sur les mérites de la jeune fille que son père allait lui donner pour épouse. La réponse du père fut: "Monsieur, occupez-vous de vos affaires".⁹ Un tel cas était frappant et probablement rare, mais la coutume à l'égard du mariage, où la décision était au père, était le plus souvent observée, car si l'enfant se mariait contre le désir des parents, il risquait d'être déshérité. La loi pouvait même être encore plus dure, comme la citation suivante nous montre:

L'ordonnance de Blois, en mai 1579, considérait comme des ravisseurs - et en tant que tels punissait de mort sans espérance de grâce et de pardon - ceux qui épouseraient sans le consentement des parents, des garçons et des filles mineurs de vingt-cinq ans: si

⁸Jean Gandemet, "Législation canonique et attitudes séculières à l'égard du lien matrimonial au XVII^e siècle." XVII^e siècle 102 (1974), p. 18.

⁹Ibid., p. 30.

l'Eglise s'entêtait à ne pas admettre que ces rapt de séduction à l'égal des rapt de violence, frappassent de nullité les mariages qui en étaient l'effet, l'exécution du coupable constituait un moyen radical de libérer le mineur d'un mariage importun à ses parents.¹⁰

La désobéissance à la volonté des parents pouvait donc avoir les conséquences les plus graves. Au dix-septième siècle quelques objections se faisaient pourtant déjà entendre contre cette pratique odieuse de forcer les enfants à se marier selon la volonté de leurs parents et sans considération des désirs des jeunes personnes. Il est frappant de constater que Richelieu, souvent inflexible devant la loi, leva sa voix contre ces pratiques. Nous citons encore un passage de l'étude de M. Flandrin:

Dans la première moitié du siècle déjà, Richelieu dénonçait non seulement les pères qui entravent la vocation religieuse ou matrimoniale de leurs enfants, mais ceux qui les marient à des personnes qu'ils ne peuvent pas aimer, supposant ainsi qu'il entrerait dans l'amour conjugal une part nécessaire d'inclination.¹¹

Comme nous avons vu ci-haut, le mariage au dix-septième siècle importait beaucoup à la famille. Il était arrangé par les parents, qui souvent envoyaient des intermédiaires pour négocier le contrat. M. Ariès a remarqué que les grandes maisons des riches bourgeois étaient ouvertes aux amis et aux connaissances d'affaires à toute heure de la journée. Il n'existait pas de locaux séparés pour les affaires; tout se passait dans les mêmes pièces où la famille vivait et les négociations se faisaient au su de tout le monde. Il était alors difficile de mener une vie privée et ceux qui cherchaient la solitude étaient considérés comme exceptionnels.¹²

¹⁰Jean-Louis Flandrin, Familles, parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société. (Paris: Hachette, 1976), p. 130.

¹¹Ibid., p. 130.

¹²Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime, pp. 393, 444.

C'était donc une société où la plupart des événements se déroulaient en public. Ces événements étaient multiples dans cette société qui, selon M. Yarrow, était pleine de contrastes. Nous citons le passage suivant:

The seventeenth century in France is an age of striking contrasts. It is an age of refinement and coarseness; it allowed women to play an important part in social life, but completely disregarded their wishes where matrimony was concerned. It united extreme religious austerity with a considerable degree of free-thought and immorality....¹³
an age of wars, intrigues, rebellions, conspiracies...

Dans une société si mouvementée, comment se comportent les membres d'une famille les uns envers les autres, et Corneille a-t-il pu faire une peinture fidèle de la vie familiale de son époque?

Nous abordons ces questions dans notre étude et nous proposons de traiter les rapports entre enfants et parents en assignant un chapitre au fils et ses parents et un autre à la fille et ses parents. Ensuite nous traitons les attitudes entre les frères et les soeurs.

¹³Philip J. Yarrow, Corneille. (London: Macmillan & Co., 1963), p. 3.

Chapitre II

Le fils et ses parents

La peinture des rapports entre le fils et ses parents se retrouve dans trois des comédies cornéliennes. Ce sont La Veuve, L'Illusion comique et Le menteur. La première pièce présente les rapports entre le fils et sa mère, les deux autres nous montrent le fils et son père.

La Veuve, comédie de la jeunesse de notre auteur, est située dans un décor réaliste. C'est une comédie d'intrigue dont l'intérêt principal est l'amour et où nous rencontrons Philiste face à sa mère Chrysante. Philiste, le héros de la pièce, est un jeune homme de bonne famille et très amoureux de la belle jeune veuve Clarice. Elle est très riche et Philiste, qui ne l'est pas, se trouve gêné par l'inégalité de fortune. Il se demande comment la jeune femme pourra savoir qu'il l'aime sincèrement et qu'il n'est pas attiré par son argent. Il n'ose pas se déclarer et espère qu'elle devinera son amour grâce à ses actions. Au premier Acte, Philiste explique ses sentiments et ses problèmes à son ami Alcidon auquel il est très attaché. L'amitié de Philiste est si profonde qu'il désire qu'Alcidon épouse sa soeur Doris afin de devenir son beau-frère. Notre jeune héros veut donc réaliser deux souhaits. Il envisage d'épouser Clarice et de marier sa soeur à Alcidon.

Chrysante, la mère de Philiste, est veuve et par son veuvage a l'autorité et l'indépendance qu'une femme ne peut exercer pendant le mariage où la coutume place l'épouse au second rang après le mari. M. Lebrun écrit à cet égard:

Non seulement le mari impose à son épouse son nom, son domicile, sa condition (noble ou roturière) non seulement il a seul la gestion des biens (sauf théoriquement, les paraphernaux du régime total) et pleine autorité sur les enfants, mais plus encore la femme mariée est

juridiquement une incapable (...) Certaines coutumes interdisent même à la femme de témoigner en justice ou de faire son testament sans autorité maritale. Eternelle mineure, la femme ne fait que passer de la tutelle de son père à celle de son mari.¹

Théoriquement, selon la loi coutumière du dix-septième siècle la femme a donc peu d'autonomie, mais en pratique, par certains côtés elle est assez libre d'agir. Le rôle important qu'elle joue dans la vie sociale et mondaine est bien connu. Le monde des affaires et la vie sociale étant entremêlés, la femme peut exercer quelque influence dans le domaine des affaires. Pourtant les droits de la femme, mariée ou non, sont limités. Avec le veuvage la vie peut changer considérablement. Si elle a su inspirer confiance à son mari alors qu'il était encore en vie, il arrive souvent que :

le mari défunt, éclairé sur les vertus et la capacité de la mère par celles qu'il avait reconnues dans l'épouse, avait réglé de la façon la plus honorable et la plus avantageuse pour elle les rapports qui devaient exister entre sa veuve et ses enfants (...)
On voit beaucoup de pères de famille instituer leur femme survivante héritière universelle avec dispense d'inventaire et de reddition de compte, lui laisser toute leur autorité sur leurs enfants, en faire le chef de l'hoirie dans ce qu'elle a à la fois de moral et de matériel.²

Dans le cas de La Veuve, Philiste devrait donc dépendre de la volonté de sa mère. Elle n'a aucune objection au mariage de Philiste avec Clarice (qui est aimable et riche), mais, sachant que sa fille n'a pas d'affection pour Alcidon, elle s'oppose au projet de Philiste qui désire le mariage entre sa soeur et son ami. Alcidon feint son amour pour Doris et veut en réalité épouser Clarice pour sa fortune. Il trompe Philiste qui, convaincu

¹ François Lebrun, La Vie Conjugale sous l'Ancien Régime. (Paris: Armand Colin, 1975), p. 79.

² Gustave Fagniez, La Femme et la Société Française dans la première moitié du XVII^e siècle (Paris: Librairie Universitaire, 1929), p. 182.

qu'Alcidon aime Doris, lui a promis la main de celle-ci. Cette promesse est d'une grande importance pour Philiste; il doit tenir sa parole pour prouver qu'il est un ami loyal et un homme d'honneur.

Cependant, Chrysante, impatiente de marier Doris, a trouvé un autre parti pour sa fille. Sachant que cela ne plaira pas à Philiste, Chrysante a commencé les préparatifs en vue du mariage sans en parler avec lui. Elle agit un peu subrepticement, comme si c'était elle qui devait obéir à son fils. Néanmoins, elle n'a pas l'intention de céder sa place dans la famille.

Quand Philiste apprend que Chrysante a choisi un autre prétendant, un jeune homme très riche pour Doris, il dit à Alcidon qui simule d'être déçu et blessé:

Les femmes de son âge ont ce mal ordinaire
De régler sur les biens une pareille affaire.
Un si honteux motif leur fait tout décider,
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.³

Ces paroles révèlent l'attitude de Philiste envers sa mère et sa génération, en laissant paraître le dédain de la jeunesse pour la vieillesse, qui met les possessions avant le sentiment. Selon M. Ariès la jeunesse était la génération privilégiée au dix-septième siècle: "...Tous se passe comme si, à chaque époque, correspondaient un âge privilégié et une périodisation particulière de la vie humaine: la jeunesse est l'âge privilégié du XVIIe siècle, l'enfance, du XIXe, l'adolescence du XXe."⁴

L'homme "complet" c'est le jeune officier, bien habillé et avec assez de fortune. Ce même Ariès remarque aussi que la jeunesse, étant ainsi admirée

³La Veuve 3. 3., 911 - 914

⁴Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime, p. 21

et fêtée, considérait les opinions et les idées de la vieille génération comme insignifiantes et parfois mêmes ridicules. D'après les paroles de Philiste, Chrysante n'est qu'une femme dont la "raison" n'est pas égale à celle des hommes. Son ami Alcidon exprime cette opinion encore plus amplement quand il dit:

Et ce sexe imparfait, de soi-même ennemi,
Ne posséda jamais la raison qu'à demi.⁵

Philiste dénommant la question d'argent un motif honteux, se montre un homme de son siècle: quoique l'argent soit indispensable, l'homme bien élevé n'en parle pas. M. Guérard observe:

Every Frenchman, and the King himself, had to think
about money matters, but these material concerns
were considered as degrading necessities.⁶

Notre jeune héros, préoccupé par son amour pour Clarice et par son amitié pour Alcidon, pense seulement à donner une bonne impression à ces deux et s'irrite quand sa famille ne collabore pas à ses projets. Il veut se prouver digne de l'amour de Clarice. S'il ne tient pas la parole donnée à Alcidon il sera un ami déloyal. Une telle conduite honteuse, par laquelle il perdra l'estime de Clarice et d'Alcidon, lui est insupportable. Aussi veut-il entendre le moindre raisonnement de Chrysante. Comme M. Poulet l'explique, Philiste, comme beaucoup d'autres héros amoureux cornéliens, est dans "un état où les pensées sont maître de l'esprit" et il est dans "l'esclavage" de l'amour.⁷ Alors, au moment où le vieux Geron, chargé des

⁵La Veuve 3. 3. 937-938.

⁶Albert L. Guérard, The life and death of an ideal: France in the classical age. (New York: Harper and Row, 1965), p. 69.

⁷Georges Poulet, Etudes sur le temps humain (Paris, Librairie Plon, 1950), pp. 89-91.

négociations pour le mariage de Doris avec le jeune homme riche, vient parler à Chrysante, il le chasse de la maison. A la protestation de Chrysante qui lui dit: "Il vient sous mon aveu", il répond "Votre aveu ne m'importe".⁸ Dans sa colère il oublie la politesse due à sa mère qui ne lui cache pas qu'elle en est scandalisée. Quand il s'agit de son honneur, Philiste ne peut pas faire autrement, bien qu'il soit conscient que son comportement envers Chrysante manque d'égard.

Puisque Philiste est honorable lui-même, il ne peut discerner la fausseté d'Alcidon, auquel il se fie entièrement, son ami étant de la même génération que lui. Ce manque de perspicacité le fait paraître un peu comique, en particulier au moment des querelles avec Chrysante qui s'oppose avec raison au mariage de Doris et Alcidon. Il est vrai qu'elle est motivée par l'argent, mais son opposition vient principalement du fait que sa fille n'aime pas Alcidon. Comme Chrysante a contrarié ses desseins à l'égard de son ami, Philiste la considère son adversaire à propos de Clarice aussi. Il va même jusqu'à la blâmer de l'enlèvement de Clarice, comploté par Alcidon. Malgré les difficultés causées par Philiste, dont en plus elle se plaint, Chrysante reste loyale envers lui. Elle aime son fils et le comprend mieux qu'il ne le pense. Nous en voyons la preuve quand Philiste court à la rencontre de Clarice, qui a été ramenée par Célidan, sans prendre le temps d'écouter et de remercier le libérateur. Cette négligence est un manque de bonnes manières, auxquelles la haute société tient beaucoup. "Il y avait une chose qu'on ne croyait pas pouvoir commencer trop tôt à apprendre à l'enfant, c'était les bonnes manières", nous dit M. Fagniez.⁹ Alors Chrysante s'adresse à Célidan en excusant le comportement de son fils:

⁸La Veuve. 3, 7. 1051.

⁹Fagniez, La Femme et la Société Française, p. 9.

. Son feu précipité
 Lui fait faire envers vous une incivilité.
 Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte.
 Qui sans vous dire adieu, vers son objet l'emporte.¹⁰

Dans l'intrigue compliquée de La Veuve nous discernons que les apparences ne correspondent pas toujours à la réalité. Philiste croit que Chrysante est son adversaire, tandis que, en réalité c'est Alcidon voulant prendre Clarice à son ami et voulant se marier avec elle pour son argent. C'est le motif que Philiste dédaigne et qu'il attribue à la vieille génération. Il n'est pourtant pas sans savoir que parmi la jeunesse il se trouvent des âmes basses motivées par l'argent. De là son souci de se prouver un homme de mérite et de se montrer digne de Clarice et d'Alcidon. Timide devant sa bien-aimée et plein d'égards pour elle, il est autoritaire envers sa famille dont les idées et les sentiments lui sont indifférents. Il veut disposer de sa famille et en cela il trouve Chrysante son adversaire. Elle s'oppose avec adresse et subtilité à son fils qui agit avec une autorité qui n'est pas la sienne. L'attitude de Chrysante est plus flexible que celle de Philiste. Malgré son attachement à l'argent, elle prend en considération les sentiments des autres.

Avec L'Illusion comique, la dernière pièce de la jeunesse de Corneille, notre auteur ne se cantonne plus au réalisme. C'est plutôt un mélange du réel et de la féerie où Pridamant est le spectateur des aventures de son fils Clindor. Ce fils a quitté la maison paternelle et Pridamant le recherche depuis dix ans. Il n'a pas pu trouver Clindor, et un vieil ami de Pridamant lui conseille de consulter le magicien Alcandre.

La pièce débute par une scène où Pridamant et son ami se trouvent auprès de la grotte d'Alcandre. L'ami de Pridamant décrit les pouvoirs surnaturels du magicien:

¹⁰La Veuve 5. 6. 1713-1716.

Ce mage, qui d'un mot renverse la nature,
 N'a choisi pour palais que cette grotte obscure.
 La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour,
 N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,
 De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres
 Que ce qu'en peut souffrir le commerce des ombres,
 N'avancez-pas: son art au pied de ce rocher
 A mis de quoi punir qui s'en ose approcher.¹¹

La description est présentée d'une façon ironique et avait le but de faire rire. Pourtant à l'époque où la pièce fut créée on accordait croyance à la sorcellerie. Un passage du livre de M. Lemonnier souligne ce fait. Il raconte ce qui se passait en 1634 à Rouen. A ce temps-là la famine et la peste affligèrent la ville. Nous citons le suivant:

Comme si ce n'était pas assez de la peste, le diable s'en mêla et les juges durent intervenir contre lui. Corneille vit peut-être de ses yeux, sur la place du Vieux Marché, brûler vive une sorcière, Anne-Marie, "qui tuait par ses paroles" et dont les cendres furent jetées dans la fleuve. D'ailleurs, il se passait des faits merveilleux. Une pluie de sang tomba dans le Petit-Quevilly et sur les Bruyères-Saint-Julien.¹²

Clindor a quitté son père parce que ce dernier était trop sévère. Les dix ans de séparation ont changé la mentalité de Pridamant; autrefois si sévère à l'égard de la conduite de son fils, il est maintenant prêt à le traiter avec plus de douceur. Etant veuf et sentant vivement son isolement, il a fait appel aux pouvoirs surnaturels d'Alcandre pour retrouver son fils et pour savoir si Clindon est encore vivant. Les inquiétudes de Pridamant sont bien exprimées quand il s'adresse à Alcandre.

Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisants,
 Rends-moi l'unique appui de mes débiles ans.
 Je le tiendrai rendu si j'en ai des nouvelles;
 L'amour pour le trouver me fournira des ailes,
 Où fait-il sa retraite? En quels lieux dois-je aller?
 Fût-il au bout du monde, on m'y verra voler.¹³

¹¹L'Illusion Comique 1, 1. 1-8

¹²Léon Lemonnier, Corneille (Paris: Editions Jules Tallandrier, 1945), p. 65.

¹³L'Illusion comique 1, 3. 115-120

Quand Alcandre lui fait savoir que Clindor a mené une vie irrégulière et qu'il a même volé de l'argent à son père, le dernier fait peu de cas de cette conduite malhonnête; l'important pour lui étant de savoir que son fils est sain et sauf.

Clindor a pratiqué beaucoup de métiers "sans honneur et sans fruit"¹⁴ et est enfin entré au service de Matamore, le personnage comique de la pièce, qui se vante de ses grandes victoires et de sa prouesse dans des combats illusoires. Clindor flatte son maître impudemment et en outre fait la cour à Isabelle, la belle jeune fille dont Matamore se déclare amoureux. Qui plus est, Clindor déclare son amour également à Lyse, la jolie servante d'Isabelle et lui dit:

Vous partagez vous deux mes inclinations:
J'adore sa fortune, et tes perfections.¹⁵

Il opte pour Isabelle et explique à Lyse que son choix est motivé par des considérations pécuniaires. Parce qu'il est un pauvre valet, l'argent est important pour lui.

(Corneille souligne ici, comme dans La Veuve, l'importance des biens dans la vie réelle.)

Pridamant doit accepter la conduite de son fils, car il voit bien que les circonstances forcent Clindor à flatter son maître pour gagner sa vie. Et quant à ces caprices d'amour: sans doute il se dit qu'ils sont le propre d'un jeune homme spirituel. Clindor a gagné le coeur d'Isabelle, mais le père de celle-là veut qu'elle épouse un homme riche. Dans un combat Clindor tue son rival et, arrêté par les valets du père d'Isabelle, il est jeté en prison où il attend la condamnation à mort.

¹⁴Ibid., 1, 3. 191.

¹⁵Ibid., 3, 5. 783 - 784.

En voyant ceci Pridamant, qui peut regarder tous les événements du passé par la magie d'Alcandre, est au désespoir et implore le magicien de sauver son fils. Peu lui importe que Clindor ait abattu un homme, il ne doit pas périr. Les charmes d'Alcandre ne sont pas nécessaires. Par l'intervention de Lyse, qui a su se faire aimer par le geôlier et l'a persuadé de laisser échapper le prisonnier, et aussi grâce aux bijoux et à l'argent d'Isabelle, Clindor peut s'enfuir. Isabelle et Lyse l'accompagnent et il se marie avec Isabelle.

Pridamant craint que Clindor ne soit rattrapé; mais Alcandre le rassure. La situation de Clindor serait très dangereuse dans la vie réelle. Il a tué un homme, s'est échappé de la prison, et en plus il s'est marié contre la volonté du père d'Isabelle. Pour Pridamant tout ce qui se déroule devant ses yeux est réalité. Son fils risque la mort par ses actions. Déjà condamné à mort pour avoir abattu un homme, il a enlevé Isabelle, une autre action punissable de mort. (Rappelons nous l'Ordonnance de Blois qui considère les rapt de séduction à l'égal des rapt de violence et en tant punissables de mort.)¹⁶ Les inquiétudes de Pridamant sont donc bien plausibles. Quand au dernier Acte Clindor et Isabelle apparaissent en grande toilette, Pridamant croit qu'ils ont atteint la noblesse et il en est très content. Il ignore qu'ils sont devenus acteurs et qu'ils jouent une tragédie.

Dans cet Acte Clindor cherche une aventure galante avec une princesse et il va la rencontrer dans le jardin du palais. Le mari de la princesse a découvert les intentions de Clindor et le fait assassiner par ses valets. Pridamant est tellement bouleversé de l'assassinat de son fils qu'il veut mourir. Alors Alcandre lui dit que Clindor n'est pas mort et qu'il est

¹⁶ Jean-Louis Flandrin, Familles: parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société (Paris: Hachette, 1976), p. 130.

devenu comédien. D'abord Pridamant est choqué de découvrir le métier de son fils. Il est déçu quand il trouve que le succès de Clindor n'est qu'une illusion, mais en apprenant que le théâtre est maintenant apprécié de la haute société et que son fils gagne beaucoup d'argent, il accepte la situation. Corneille souligne de nouveau l'importance de l'argent, qui augmente le prestige de la famille dans la société. Pridamant, bien snob, veut que son fils ait du prestige et il change son attitude envers le théâtre:

Je n'ose plus m'en plaindre, et vois trop de combien
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.
Il est vrai que d'abord mon âme s'est émue:
J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue;
J'en ignorois l'éclat, l'utilité, l'appas, ¹⁷
Et la blâmois ainsi, ne la connoissant pas,

Ce père a dû apprendre beaucoup. Au cours des années il a changé d'un père sévère en un père tolérant, et à la fin de la pièce il change d'idées au sujet du théâtre aussi. Pendant qu'il regardait les aventures de Clindor a-t-il reconnu quelques qualités de son fils qu'il ignorait auparavant? M. Bénichou fait le commentaire suivant sur les qualités appréciées à l'époque:

...les valeurs suprêmes étaient l'ambition, l'audace, le succès. Le poids de l'épée, la hardiesse des appétits et du verbe faisaient le mérite.¹⁸

Clindor a montré son courage et son esprit, il a cherché son indépendance et il a réussi. Par contre il ne s'est pas comporté honnêtement. Il a volé de l'argent à son père et l'a quitté sans laisser de nouvelles. On n'entend jamais qu'il veuille revoir Pridamant et n'envisage pas de meilleurs rapports avec son père. Il est pourtant bien conscient d'être de bonne famille et le fait savoir à Isabelle:

¹⁷ L'Illusion comique 5. 5. 1671 - 1676.

¹⁸ Paul Bénichou, Morales du Grand Siècle. (Paris: Gallimard, 1948), p. 19.

Mon sang est le seul bien qui me reste en ces lieux,
 Trop heureux de le perdre en servant vos beaux yeux!
 Mais si mon astre un jour, changeant son influence,
 Me donne un accès libre aux lieux de ma naissance,
 Vous verrez que ce choix n'est pas fort inégal,
 Et que, tout balancé, je vaudrais bien mon rival.¹⁹

Clindor est fier de sa bonne naissance, mais il s'est détaché de son père et ne parle guère de lui.

Par contre Pridamant veut retrouver son fils et renouer les liens familiaux.

L'Illusion comique est un plaidoyer pour le théâtre, et pour le comédien qui à cette époque était souvent traité avec mépris. Il est probable que Corneille a pensé à lui-même quand il créa cette pièce. Apparemment M. Corneille père n'encouragea pas la carrière dramatique de son fils. Nous trouvons dans l'étude de M. Le Corbeiller le passage suivant:

Et le fils entreprend de démontrer, non plus par des raisonnements, mais à l'aide d'une pièce même, ce qu'est, à présent, l'art de la scène. C'est par le succès que remportera son fils, que le père Corneille réduira sa résistance, comprendra quelle vocation entraîne Pierre et pourquoi il doit céder.²⁰

Pierre Corneille plaide donc pour lui-même, étant auteur, mais il plaide également pour les comédiens parmi lesquels il compte plusieurs amis. D'après ce que disent les biographies de lui, Corneille était un homme timide qui parlait mal. Grâce à son talent littéraire, il a fait son plaidoyer en faveur du théâtre de sa meilleure façon, avec une comédie originale et fascinante.

Le Menteur est une comédie de la maturité de Corneille dans laquelle l'interaction entre fils et père est fréquente. Dorante, le héros de la

¹⁹L'Illusion comique. 3. 8. 903 - 908.

²⁰Armand Le Corbeiller, Pierre Corneille Intime. (Paris: Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques, 1936), pp. 77-78.

pièce, un personnage comique avec beaucoup d'esprit et d'imagination, est bien aimé de son père Géronte. Ce dernier est un homme aimable et libéral, et il a consenti que Dorante, qui a déjà étudié le droit à Poitiers, change de profession et devienne militaire à Paris. Il est donc un père indulgent qui laisse le choix de profession à son fils et qui accepte le changement d'idées que ce dernier lui propose.

Dorante vient d'arriver à Paris et il espère éblouir les jeunes filles avec des histoires de son courage et de son habileté dans le combats. Cependant il a déjà épaté deux jeunes filles avec des histoires imaginaires et il se montre un menteur habile et inventif.

Père et fils paraissent bien s'entendre et nous sommes témoins d'une conversation agréable entre les deux au sujet des beautés de Paris. Au cours d'une promenade Géronte, déjà un peu âgé, dit:

Dorante, arrêtons-nous; le trop de promenade
M'emmettrait hors d'haleine, et me feroit malade
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments!

et Dorante répond:

Paris semble à mes yeux un pays de romans,
J'y croyois ce matin voir une île enchantée;²¹
Je la laissai déserte, et la trouve habitée;

Dans cette atmosphère d'amitié, Géronte annonce à son fils, qu'il veut qu'il se marie et il explique:

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
Et force à tous moments de négliger la vie,
Avant qu'aucun malheur te puisse être avvenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.²²

²¹Le Menteur. 2. 5. 549 - 556.

²²Ibid., 2. 5. 567 - 572.

Ces paroles ne sont pas bien reçues par Dorante qui s'est promis quelques aventures galantes à Paris avant de se marier, et qui se rappelle aussi la rencontre en ville avec deux jeunes filles, dont une a captivé son intérêt. Il suggère à son père de prendre son temps, mais G ron te est impatient de le voir marié et il a déjà fait des arrangements préliminaires pour le mariage de Dorante avec la jeune fille de son choix, qui s'appelle Clarice et dont le père est un grand ami de G ron te. Alors Dorante invente l'histoire très romanesque qu'il a déjà épousé une jeune femme à Poitiers et qu'il n'en a pas parlé avec G ron te parce que sa femme, quoique de bonne famille, est assez pauvre. Le père, prenant l'histoire pour vraie, veut que Dorante soit heureux et il accepte la situation d'une façon aimable:

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père.
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime; il me suffit. Adieu:
Je vais me dégager du père de Clarice.²³

G ron te est donc préparé à dévier de la coutume des arrangements du mariage et ne fait pas de difficultés. Il aime son fils et a confiance en lui.

Cependant Dorante se vante de son habileté à mentir et il se moque de son père crédule. Dans des apartés il est bien insolent et quand G ron te vient le chercher pour obtenir l'adresse du père de sa nouvelle bru, il dit:

Je ne vous cherchois pas, moi. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos!²⁴
Et qu'un père incommode un homme de mon âge.

Dorante a la même attitude que Philiste de La Veuve envers la vieille génération; ils la considèrent avec un peu de dédain, comme dépassée. G ron te agit en homme de bonne volonté qui veut nouer des liens d'amitié

²³Ibid., 2. 5. 682 - 685.

²⁴Ibid., 4. 4. 1207 - 1209.

avec la famille de sa belle-fille. C'est une façon de mettre l'affaire en ordre et d'établir l'accord entre les familles qui aurait dû être établi avant le mariage.

A la découverte subséquente que son fils l'a trompé, il est profondément bouleversé:

O vieillesse facile! O jeunesse impudente!
O de mes cheveux gris honte trop évidente!
Est-il dessous le ciel père plus malheureux?
Est-il affront plus grand pour un coeur généreux?²⁵

Son mécontentement est exprimé magnifiquement quand il adresse Dorante:

Etes-vous gentilhomme?
.....
Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi?
.....
Et ne savez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang?
.....
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte,
Va, je te désavoue.²⁶

Dorante, qui ne veut pas que son père le chasse, doit enfin dire la vérité et expliquer ses mensonges à Géronte, qui l'écoute malgré son indignation. Puisque c'est par amour pour la jeune fille rencontrée en ville que Dorante a menti, son père, en sympathie avec son fils amoureux, lui pardonne sa conduite. Géronte arrangera le mariage de son fils avec Lucrèce, la fille d'un autre ami du père.

Cette fois Dorante est dupe lui-même; il a fait une erreur et s'est trompé de nom. Il a cru que Clarice s'appelait Lucrèce et maintenant Géronte arrange le mariage avec cette dernière. L'ironie est que Géronte

²⁵Ibid., 5. 2. 1489 - 1492.

²⁶Ibid., 5. 3. 1501, 1502, 1505 - 1509, 1553 - 1555.

avait initialement choisi Clarice pour son fils. Toute l'intrigue repose sur ce malentendu et les complications et les mensonges qui en ont résulté.

Au cours de cette comédie nous sommes éblouis par la faculté d'invention de Dorante. Comparé à Matamore de L'Illusion comique, qui raconte aussi des histoires de batailles victorieuses et de conquêtes amoureuses, Dorante est plus habile. Il invente ses histoires avec plus d'esprit et réussit à tromper son père et ses amis aussi. Personne n'est trompé par les extravagances de Matamore.

Le menteur a été créé pour faire rire et la conduite de Dorante est très amusante. Comme jeune héros Dorante est charmant, comme fils il est abominable. Il ne se soucie pas des sentiments de son père. Par contre Gêronte fait de son mieux pour comprendre son fils et se montre très indulgent. Il fait preuve qu'il est capable de sympathiser avec les idées et les sentiments de la jeunesse. Il pardonne les espiègleries de Dorante, sans abandonner ses opinions sur l'honneur et l'honnêteté.

Ces trois comédies où les fils jouent le premier rôle, célèbrent la jeunesse amoureuse. En même temps la présence des parents offre un moyen de révéler quelques points de vue de la vieille génération. Ces parents ne sont pas toujours des personnages conventionnels qui sont opposés aux attitudes de leurs fils.

En ce qui concerne le mariage, Chrysante est d'accord que Philiste épouse Clarice, mais elle s'oppose au comportement autoritaire de son fils envers sa famille. Malgré son attachement à l'argent elle n'est pas tout à fait déraisonnable; elle veut tenir sa famille ensemble, prend les sentiments de son fils en considération et lui est loyale. Philiste est trop occupé de lui-même, mais il veut que sa famille soit avec lui, et compte sur sa collaboration pour atteindre son bonheur.

Pridamant s'est opposé à la conduite trop "libre" de Clindor, mais au cours des années il est devenu plus tolérant. Il ne s'était pas rendu compte de son attachement à Clindor et a appris à changer sa mentalité. Clindor ne pense guère à son père et l'a même volé. Pourtant, conscient de sa bonne naissance, il doit avoir un certain sens de la famille.

Géronte est un homme très honorable et honnête qui s'intéresse beaucoup à son fils et est indulgent envers lui. Dorante se soucie peu des sentiments de son père et le trompe comme il trompe tout le monde. Géronte ne mérite pas l'attitude de son fils. Sa bonne volonté n'est pas récompensée et Corneille nous montre ici les paradoxes de la vie. Géronte déteste le mensonge et aime son fils qui est menteur.

Les trois jeunes héros de ces comédies sont présentés d'une façon réaliste, car ils montrent bien leurs imperfections dans leur comportement envers leurs parents. La peinture des parents est également vraisemblable. La diversité de leurs personnages ressemble à celle de la vie réelle. Ces parents ne sont pas toujours rigides et insensibles aux idées de la jeunesse; ils sont parfois inflexibles et parfois indulgents, des personnes complexes. Corneille les a peints avec subtilité et ne fait pas un portrait caricatural d'eux.

Chapitre III

La fille et ses parents

Dans ce chapitre nous observons comment les mères et les pères agissent envers leurs filles et quelles sont les attitudes des filles envers eux. Ces interactions sont dessinées dans cinq comédies: Mélite, La Veuve, La Galerie du Palais, La Suivante et L'Illusion comique. La Galerie du Palais montre les rapports entre Hippolyte et sa mère Chrysante, et aussi ceux entre Clidée et son père Pleirante. Dans Mélite nous voyons l'héroïne de la pièce face à sa mère et dans La Veuve nous trouvons Doris et sa mère Chrysante. La Suivante présente Daphnis et son père Géraste et L'Illusion comique montre les interactions entre Isabelle et son père Géraste.¹

Dans Mélite la mère n'apparaît pas sur la scène, elle est néanmoins assez importante pour être mentionnée, Mélite étant sous son autorité.

Mélite est courtisée pendant deux ans par Eraste, un jeune homme riche et beau, qui est considéré un bon parti par la mère. Mais la jeune fille ne peut l'aimer et elle n'a pas manqué de le lui faire savoir. Eraste continue pourtant ses déclarations d'amour qui importunent Mélite. Il se plaint à son ami Tircis de l'accueil froid qu'il reçoit de la jeune fille adorée. Son ami se moque de l'amour et lui dit que dans un mariage c'est la fortune de la jeune fille qui compte, et non pas la beauté:

L'argent dans le ménage a certaine splendeur
 Qui donne un teint d'éclat à la même laideur;
 Et tu ne peux trouver de si douces caresses
 Dont le goût dure autant que celui des richesses.²

¹Nous remarquons que ces mères sont veuves et les pères sont veufs. L'autorité parentale réside ainsi dans une seule personne. En décrivant principalement la jeunesse et l'amour, Corneille réduit les personnages âgés au minimum nécessaire pour l'intrigue de ses pièces.

²Mélite 1. 1. 123 - 126.

Pour persuader son ami des charmes de Mélite, Eraste présente la jeune fille qu'il aime si passionnément à Tircis, et, comme M. Starobinski le décrit:

Il a suffi que Mélite paraisse à sa fenêtre;
Tircis, à l'instant même, lui appartient et oublie toutes
ses maximes d'indifférence et de liberté.³

Mélite, de son côté, tombe amoureuse de Tircis, et Eraste, soupirant rebuté, devient jaloux et essaye de séparer les amoureux.

Cependant Mélite s'inquiète de l'attitude de sa mère. Cette dernière a accepté Eraste; maintenant acceptera-t-elle Tircis, qui est bien moins riche? Plusieurs conversations laissent apparaître que la mère domine sa fille. Ainsi Tircis, craignant le refus parental, dit à sa soeur Cloris: "Sa mère peut agir de puissance absolue,"⁴; la nourrice, en apprenant que Mélite s'intéresse à Tircis, lui dit: "Si ta mère le sait..."⁵

Tandis que Mélite redoute l'attitude de sa mère, c'est en effet Eraste qui faillit désunir les jeunes amoureux. Il a contrefait des lettres de Mélite dans lesquelles elle se moquerait de Tircis et serait amoureuse de Philandre, le fiancé de Cloris. Ces lettres suscitent beaucoup de malentendus et de quiproquos et mettent le doute dans l'esprit de Tircis qui croit que Mélite le trompe. Eraste écrit: "Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis; je le souffre encore, afin que par sa hantise je remarque plus exactement ses défauts et les fasse mieux goûter à ma mère."⁶ Il pense donc que Mélite peut avoir quelque influence sur sa mère, mais Mélite paraît avoir un respect mêlé de crainte envers elle. Très consciente de l'obéissance

³Jean Starobinski, "Sur Corneille," Les Temps Modernes, no. 108 (1974), p. 173.

⁴Mélite, 2. 4. 559.

⁵Ibid., 4. 1. 1149.

⁶Ibid., 3. 2. p. 194.

due à sa mère, Mélite sait aussi que la bienséance exige qu'elle n'exprime pas ses sentiments sans le consentement de sa mère. Elle avoue pourtant son amour à Tircis, parce que ses sentiments sont plus forts que le sens de son "devoir". Ainsi s'explique-t-elle à Tircis:

Je dois tout à ma mère, et pour tout autre amant
Je voudrais tout remettre à son commandement;
Mais attendre pour toi l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce seroit trop; tes rares qualités
Dispensent mon devoir de ces formalités.⁷

La mère, renommée pour être redoutable, prouve un peu moins rigide qu'on ne s'y attendrait; quand Mélite se pâme à la nouvelle de la mort de Tircis, (nouvelle heureusement fausse), sa mère est touchée par la souffrance de sa fille et consent au mariage des amoureux. Elle abandonne son projet d'un mariage d'argent, et opte pour le bonheur de sa fille.

Dans cette première comédie de Corneille la mère représente le personnage conventionnel de la vieille génération pour laquelle la fortune et le prestige de la famille sont très importants. Elle veut améliorer la situation financière de la famille pour atteindre un plus grand prestige dans la société. Aussi veut-elle que Mélite épouse un jeune homme riche, de sorte qu'elle vive noblement.

Mélite, qui ne peut pas aimer Eraste et qui est amoureuse de Tircis, ne veut pas désobéir à sa mère. Mais elle a l'idéalisme de la jeunesse et elle le prouve quand elle réplique à sa nourrice, qui lui dit que le riche Eraste vaut mieux que Tircis:

Un homme dont les biens font toutes les vertus
Ne peut être estimé que des coeurs abattus.⁸

L'attitude autoritaire de la mère un peu trop matérialiste, cause une barrière dans les relations avec sa fille. Mélite a pourtant assez d'amour

⁷Ibid., 2. 8. 713 - 718.

⁸Ibid., 4. 1. 1137 - 1138.

pour sa mère et de respect aussi, pour ne pas vouloir s'opposer à elle.
 Dans Mélite nous voyons une distance "respectueuse" entre les deux générations.

Dans La Veuve les rapports entre Doris et sa mère sont bien dessinés. Il y a une entente amicale entre les deux et malgré le ton respectueux que Doris emploie envers sa mère, elle lui parle avec peu de réserve. Quand Chrysante sonde les sentiments de sa fille pour Alcidon, Doris n'hésite pas à lui dire qu'elle ne l'aime pas. Elle tolère sa compagnie parce qu'il est l'ami de son frère Philiste, donc par amitié fraternelle. En effet, elle a feint son intérêt à Alcidon si bien qu'elle a même égaré Chrysante, qui la croit amoureuse. Doris avoue dans ce tête-à-tête avec Chrysante qu'elle feint ses sentiments, comme Alcidon feint les siens:

Madame, il n'en va pas ainsi que vous pensez.
 Mon frère aime Alcidon, et sa prière exprime
 M'oblige à lui répondre en termes de maîtresse.
 Je me fais, comme lui, souvent toute de feux;
 Mais mon coeur se conserve, au point où je le veux,
 Toujours libre, et qui garde une amitié sincère
 A celui qui voudra me prescrire une mère.⁹

Doris est très habile dans sa conversation; elle se déclare fille obéissante, mais elle suggère subtilement que sa mère doit proposer quelqu'un d'autre. Chrysante pour sa part assure sa fille qu'elle ne veut pas la forcer à se marier avec un homme qu'elle ne peut pas aimer. Elle a déjà un autre parti en vue; un jeune homme très riche qui s'intéresse à Doris.

Dans le chapitre précédent nous avons déjà vu que la famille de Chrysante n'est pas tellement riche; il est donc important de trouver un parti avantageux pour Doris. Le passage suivant explique la situation:

Le mariage est, avec l'héritage, le seul moyen
 d'augmenter son patrimoine dans les familles qui
 vivent noblement. Il faut donc le conclure dans les

⁹La Veuve, 1. 3. 156 - 162.

meilleures conditions possibles et, pour caser les filles, aucune démarche ne paraîtra trop ardue. On écrit à toutes ses relations; on informe les parents de province et ceux de Paris. La recherche du bon mariage donne lieu à toutes sortes de ruses et de tractations.¹⁰

Doris a déjà rencontré le jeune homme à un bal, et sa mère lui demande ce qu'elle pense du soupirant. Le jeune homme est assez maladroit et Doris donne son commentaire d'une façon très amusante. Nous citons quelques vers pour montrer l'esprit de la jeune fille.

Après m'avoir des yeux mille fois mesurée,
Il m'aborde en tremblant, avec ce compliment:
"Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'aimant."
(Il pensoit m'avoir dit le meilleur mot du monde.)
Entendant ce haut style, aussitôt je seconde,
Et répons brusquement sans beaucoup m'émouvoir:
"Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir."¹¹

Il est évident que Doris se moque de ce jeune homme timide, mais Chrysante le considère bien acceptable et elle conseille à sa fille de traiter ce soupirant avec un peu plus de douceur.

Comble de tant de biens, qu'il n'est fille aujourd'hui
Qui ne lui rie au nez et n'ait dessein sur lui.¹²

Doris n'a pas de commentaire et répond:

Commandez seulement, Madame, et mon devoir
Ne négligera rien qui soit en mon pouvoir.¹³

Est-elle vraiment résignée, ou est-ce que ce "qui soit en mon pouvoir" signifie qu'elle pourrait se déclarer incapable d'exécuter le commandement? M. Rivaille remarque à cet égard: "Les jeunes filles sont si accoutumées à cette contrainte familiale qu'elles la subissent comme un mal inévitable

¹⁰ Armel de Wismes, Ainsi vivaient les Français (Paris: Robert Laffont, 1962), p. 303.

¹¹ La Veuve, 1. 3. 198 - 204

¹² Ibid., 1. 3. 223 - 224.

¹³ Ibid., 1. 3. 231 - 232.

et songent rarement à revolter contre elle."¹⁴

Doris se montre toujours gaie et de bonne humeur en présence d'autrui, mais il se peut que sa gaieté soit une façade. M. Burger remarque:

...ihre gaieté ist nicht spontaner Ausdruck
ihres Wesens, sondern eine Forme der Anpassung
an die gesellschaftliche Situation. Nicht mehr
eine unmotivierte Haltung ist
hier die gaieté, sie wird vielmehr
aus einem gesellschaftlichen Phänomen,
den "pouvoir" der Eltern, erklärt und
erhält dadurch grössere Glaubwürdigkeit.¹⁵

L'enjouement de Doris est donc une attitude, une façon de faire face à une situation inéluctable; le pouvoir des parents demande l'obéissance des enfants, et une jeune fille de bonne famille doit accomplir ses devoirs avec bonne grâce. Les apparences sont très importantes dans cette société, et le comportement de Doris en fait un exemple. Quand elle est seule elle laisse tomber son masque:

Une mère aveuglée, un frère inexorable,
Chacun de son côté, prennent sur mon devoir
Et sur mes volontés un absolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à suivre son caprice;
L'un a ses amitiés, l'autre a son avarice.¹⁶

Cette manifestation de douleur va droit au coeur du public qui est touché par sa vraisemblance.¹⁷ Doris a raison de se plaindre; sa mère a dit de ne pas avoir l'intention de forcer sa fille à épouser quelqu'un contre son désir. Cependant elle se met à arranger le mariage avec le jeune homme pour lequel Doris a montré peu d'enthousiasme.

¹⁴Louis Rivaille, Les Débuts de Corneille (Paris: Boivin, et Cie., 1936), p. 271.

¹⁵Peter Bürger, Die frühen Komodien Pierre Corneilles und das französische Theater um 1630: Eine wirkungsästhetische Analyse: (Frankfurt: Athenaum, 1971) p. 131.

¹⁶La Veuve. 4. 9. 1548 - 1552.

¹⁷Corneille écrit dans son avis au lecteur "...je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diroient vraisemblablement en leur place ceux qu'ils représentent, et de les faire discourir en honnêtes gens, et non pas en auteurs" (Oeuvres de P. Corneille, édité par M. Ch. Marty-Laveaux (Paris, Librairie Hachette et Cie., 1910), I: 377).

Il est difficile de deviner les sentiments de Doris; elle a feint de l'amour pour Alcidon; elle se moque du jeune homme timide, et pourtant elle ne s'oppose pas ouvertement à un mariage avec ce dernier. Cette jeune fille est vraiment trop intelligente et a trop de vivacité d'esprit pour obéir si docilement. Heureusement Célidan vient à son secours. Il est le double bienfaiteur de la pièce; nous avons déjà vu qu'il a ramené Clarice à Philiste et en plus il sauve Doris du mariage avec le jeune maladroit.

Le hasard a voulu que Célidan soit le fils de l'homme que Chrysante aimait quand elle était jeune. Elle n'a pas pu épouser cet homme parce qu'elle n'était pas assez riche.

On l'éloigna de moi par ce maudit usage
Qui n'a d'égards aux biens pour faire un mariage;¹⁸

Il est ironique d'entendre ces paroles de la bouche de Chrysante, qui est elle-même attachée à l'argent. A la vue de Célidan, Chrysante se souvient de l'amour de son passé et de la douleur qu'elle a éprouvée. En découvrant que Célidan a toujours aimé Doris, mais ne s'est pas déclaré par amitié pour Alcidon, Chrysante consent au mariage de Célidan avec sa fille. Elle est convaincue que Doris aimera ce jeune homme excellent sur tous les plans. La mère a donc le bonheur de voir sa fille mariée à un jeune homme riche, qui est le fils de l'amour de sa jeunesse. Tout est bien qui finit bien; Chrysante et Doris peuvent maintenir leurs rapports amicaux et l'harmonie est rétablie dans la famille.

Nous rencontrons une autre Chrysante dans La Galerie du Palais. C'est la mère d'Hippolyte, une jeune fille avec beaucoup d'esprit, qui est amoureuse de Lysandre, le fiancé de sa voisine. Chrysante est la plus aimable et la plus libérale des mères et elle laisse le choix d'un mari entièrement à sa

¹⁸ La Veuve. 5. 6. 1763 - 1764.

fille. Aussi dit-elle à son voisin Pleirante:

Monsieur, j'aime ma fille avec trop de tendresse
Pour la vouloir contraindre en ses affections.¹⁹

Elle doit être une mère assez exceptionnelle dans la société de cette époque. Généralement les jeunes filles ne jouissaient pas d'une si grande liberté. Les parents surveillaient les lectures, les démarches et les correspondances et protégeaient leurs filles contre les séductions des mauvais garçons.²⁰ Chrysante a toute confiance en sa fille et Hippolyte en abuse.

Sans que Chrysante le sache, Hippolyte essaye de prendre Lysandre à Célidée. Elle envoie sa suivante à l'écuyer de Lysandre et ce dernier doit faire les louanges d'Hippolyte à son maître.²¹ Cependant Chrysante, pas au courant des intrigues de sa fille, lui propose le mariage avec Dorante, qui est très amoureux d'Hippolyte. La jeune fille répond à sa mère:

Dessus tous mes désirs vous êtes absolue
Et si vous le voulez, m'y voilà résolue.²²

Elle se montre donc obéissante, mais elle ajoute immédiatement que Lysandre a exprimé son intérêt à elle. Il est vrai que le jeune homme lui a adressé quelques galanteries, mais c'était pour exciter la jalousie de Célidée qui l'avait traité avec froideur. Hippolyte fonde de vaines espérances sur les paroles de Lysandre: malgré ses intrigues elle ne réussit pas à séparer les fiancés.

¹⁹La Galerie du Palais. 3. 7. 930 - 931.

²⁰de Wismes, Ainsi vivaient les Français, p. 302.

²¹Dans toutes les comédies cornéliennes les domestiques jouent le rôle d'intermédiaires pour les jeunes amoureux, et parfois sans la connaissance des parents.

²²La Galerie du Palais. 3. 8. 949 - 950.

Bien que Chrysante ait permis à sa fille de choisir un époux elle-même, Hippolyte ne peut pas avoir son choix. Elle se résigne à accepter Dorimant. Son mariage ne dépend pourtant pas de la volonté de sa mère, qui répond quand Dorimant lui demande la main d'Hippolyte:

Si vous avez gagné ses inclinations,
Soyez sûr du succès de vos affections;
.....
Ainsi présumez tout de mon consentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.²³

Raisnable et libérale, Chrysante se montre une vraie amie pour sa fille. Elle est sincère et de bonne foi. Paradoxalement, c'est Hippolyte qui manœuvre pour son mariage et non pas sa mère.

La Galerie du Palais présente aussi les interactions entre Célidée et son père Pleirante. Ils s'entendent très bien et le père est content que Célidée aime Lysandre. Il encourage sa fille à exprimer son amour:

Aime, aime ton Lysandre; et puisque je consens
Et que je t'autorise à ces feux innocents,
Donne-lui hardiment une entière assurance
Qu'un mariage heureux suivra son espérance.²⁴

Célidée est donc libre de montrer ses sentiments à Lysandre, son père lui ayant donné son consentement. Pleirante est très sympathique, et il montre une délicatesse d'esprit quand l'écuyer de Lysandre vient avec un message de son maître pour Célidée. Il ne veut pas imposer sa présence et se retire en disant:

Ma fille, adieu; les yeux d'un homme de mon âge
Peut-être empêcheroient la moitié du message.²⁵

²³Ibid., 5. 8. 1759 - 1760. 1767 - 1768.

²⁴Ibid., 1. 2. 43 - 47.

²⁵Ibid., 1. 2. 49 - 50.

Mais Célidée considère son père comme son allié et son confident et lui dit qu'elle n'a pas de secret pour lui. Pleirante aime et apprécie les conversations avec la jeunesse et il remarque à l'égard d'Hippolyte avec laquelle il échange des plaisanteries:

Ta compagne est du moins aussi fine que belle.²⁶

L'ironie est qu'Hippolyte est plus fine qu'il ne le croit. Il ignore le manège de la jeune fille pour prendre Lysandre à Célidée. C'est à la suggestion d'Hippolyte que Célidée reçoit Lysandre avec froideur pour éprouver son amour. Mais quand Lysandre à son tour feint de la froideur envers elle et conte des fleurettes à Hippolyte, Célidée en est bien troublée. Par dépit elle dit à Dorimant qu'il ne lui est pas indifférent, et il est vrai qu'elle a quelque inclination pour Dorimant. Elle est donc un peu volage. Corneille remarque dans l'examen de cette pièce:

Le caractère des deux amantes a quelque chose de choquant, en ce qu'elles sont toutes les deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles, et Célidée particulièrement s'emporte jusqu'à s'offrir elle-même...; mais je veux bien avouer que cela va trop avant, et passe trop la bienséance et la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable.²⁷

Lysandre, qui n'a pas cessé d'aimer Célidée, a demandé l'aide de Pleirante pour commander à sa fille de l'épouser. Quand Célidée a des objections parce qu'elle croit que Lysandre la trompe et aussi parce qu'elle doute de ses propres sentiments, Pleirante dit:

Quelle bizzare humeur! Quelle inégalité
De rejeter un bien qu'on a tant souhaité!
La belle, voyez-vous? qu'on perde ces caprices;²⁸
Il faut pour m'éblouir de meilleurs artifices.

²⁶Ibid., 4. 10. 1322

²⁷Corneille, Oeuvres, vol. 2, pp. 14, 15.

²⁸La Galerie du Palais 4. 10. 1351 - 1354

Il prend un ton sévère sachant que sa fille a tort, puis il essaye de raisonner Célidée en lui disant qu'elle et lui doivent tenir leur promesse. La sévérité de Pleirante est vraiment sa sagesse, mais Célidée, la victime des machinations d'Hippolyte, des domestiques et aussi de sa propre inconstance, se plaint de son père en regrettant le bonheur de naguère.

Fâcheux commandement d'un incrédule père!
 Qu'il me fut doux jadis, et qu'il me désespère!
 J'avois, auparavant qu'on m'eût manqué de foi,
 Le devoir et l'amour tout d'un parti chez moi.²⁹

Pleirante veut pourtant le bonheur de sa fille. Il a une compréhension exceptionnelle de la jeunesse et il collabore avec Lysandre parce qu'il est convaincu de l'amour entre les deux.

L'opposition entre père et fille est de courte durée, et le désaccord est plutôt causé par les intrigues de la jeune Hippolyte, que par l'attitude sévère de Pleirante.

La Suivante présente Daphnis face à son père Géraste. Ce dernier est un veuf riche et par conséquent Daphnis sera l'héritière d'une grande fortune. Beaucoup de jeunes gens, attirés par l'argent, veulent faire la cour à cette belle et riche jeune fille. Elle a une suivante, Amarante, qui est bien élevée, mais qui, par manque d'argent, est obligée d'entrer au service de Daphnis. M. Adam écrit sur La Suivante:

Dans cette pièce Corneille a voulu peindre ces jeunes filles de bonne éducation, mais sans fortune, obligées pour vivre de remplir des fonctions subalternes, aigries, portées à l'intrigue, entraînés jusqu'à la trahison.³⁰

Amarante trouve que les jeunes gens qui lui rendent visite, le font pour avoir accès auprès de sa riche maîtresse Daphnis. Déjà au premier Acte la

²⁹Ibid., 4. 11. 1361 - 1364.

³⁰Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVII^e siècle, 2 vol., (Paris: del Luca, 1962), vol. 1, p. 495.

situation de la suivante est bien expliquée par un des jeunes hommes qui fréquentent la maison:

Quelques puissants appas que possède Amarante,
Je trouve qu'après tout ce n'est qu'une suivante;
Et je ne puis songer à sa condition
Que mon amour ne cède à mon ambition.³¹

Elle se trouve donc toujours dans une position humiliante et quand Florame, pour lequel elle a une véritable affection, prend le même chemin que les autres, elle prend des mesures.

Sachant que Clarimont, un jeune homme très riche est éperdument amoureux de Daphnis, elle informe Géraste que sa fille aime secrètement ce jeune homme et qu'elle espère l'accord de son père. Géraste, croyant les paroles d'Amarante, est content de la conduite de sa fille:

A ce compte, Daphnis est fort dans le devoir;
Je n'en puis souhaiter un meilleur témoignage,
Et ce respect m'oblige à l'aimer davantage.³²

En vérité Daphnis déteste Clarimond et elle est tombée amoureuse de Florame. Quand Géraste lui dit qu'il consent à son mariage avec l'élue de son coeur, Daphnis croit qu'il a deviné qu'elle aime Florame. Son père n'a pas prononcé le nom de Clarimond, soit par délicatesse, soit par maladresse.

Daphnis s'étonne de la bienveillance de son père, qui auparavant avait laissé savoir qu'il veut qu'elle épouse un parti riche. Elle se demande "d'où lui vient cette humeur de m'être si facile",³³ et pense qu'il a reconnu les vertus de Florame, malgré que ce dernier ne soit pas riche. Toute heureuse, elle donne les bonnes nouvelles à Florame et lui dit que Géraste a consenti à leur mariage.

³¹La Suivante, 1. 1. 9 - 12.

³²Ibid., 3. 6. 852 - 854.

³³Ibid., 3. 8. 866.

Ce bonheur est de courte durée. Son père qui croyait qu'elle aimait Clarimond, se voit obligé de changer d'avis. Il est amoureux d'une très jeune fille, Florise et veut l'épouser. Cette jeune fille est la soeur de Florame, qui, étant tuteur de Florise, donnera son consentement à ce mariage à condition qu'il obtienne la main de Daphnis. Géraste dit à sa fille qu'elle doit changer ses affections. Celle-là ne veut pas écouter son père et ne s'intéresse pas au nom du mari proposé. Aussi ne sait-elle pas qu'il s'agit de Florame et s'oppose au commandement de son père en disant:

Il seroit un peu tard pour un tel changement;
 Sur votre autorité j'ai dévoilé mon âme,
 J'ai découvert mon coeur à l'objet de ma flamme,
 Et c'est sous votre aveu qu'il a reçu ma foi.³⁴

Les arguments de Daphnis sont si bien démontrés que son père a de la peine à y résister; il est néanmoins déterminé d'épouser Florise et donc prêt à sacrifier le bonheur de sa fille.

Malgré son esprit indépendant Daphnis ne paraît pas préparée à rompre les liens parentaux et elle exprime son dilemme quand elle s'adresse à Florame:

Tout amour désormais pour toi m'est interdit;
 Si bien qu'il me faut être ou rebelle ou parjure,
 Forcer les droits d'Amour ou ceux de la nature,³⁵

Nous nous étonnons un peu de tant de malentendus entre Géraste et Daphnis. Le père ne sait rien des sentiments de sa fille et celle-ci ne sait rien de ceux de son père. Il y a évidemment très peu de contact entre les deux.

A la fin de la pièce les intrigues d'Amarante sont découvertes et les malentendus sont dissipés. Les deux mariages sont arrangés et Amarante

³⁴Ibid., 4. 2. 1048 - 1051.

³⁵Ibid., 4. 7. 1248 - 1250.

n'a rien gagné avec ses ruses. Elle reste seule dans sa condition malheureuse et fait quelques remarques sur les événements:

Pour tromper mon attente et me faire un supplice,
Deux fois l'ordre commun se renverse en un jour;
Un jeune amant s'attache aux lois de l'avarice,
Et ce vieillard pour lui suit celles de l'amour.³⁶

C'est que Florame épouse Daphnis principalement pour son argent, (le motif de la vieillesse), et Géraste épouse une jeune fille sans fortune pour l'amour (le motif de la jeunesse).

L'Illusion comique où nous avons déjà observé le père et le fils, dessine aussi les interactions entre Isabelle et son père Géronte. Le dernier est riche et il a choisi Adraste, également riche et de bonne famille, pour sa fille. Mais Isabelle aime Clindor, auquel elle a déjà révélé ses sentiments. Elle est une jeune fille qui ne se soucie pas des conventions et de l'obéissance due à son père; aussi dit-elle:

Mon père peut beaucoup, mais bien moins que ma foi;
Il a choisi pour lui, je veux choisir pour moi.³⁷

Amoureuse de Clindor, qui est au service de Matamore et donc au rang des domestiques, Isabelle sait que son père ne consentira pas à un mariage avec l'élue de son coeur.

Lorsque Géronte lui dit qu'il veut la marier à Adraste, Isabelle répond avec beaucoup d'adresse:

.....Je sais qu'il est parfait,
Et que je réponds mal à l'honneur qu'il me fait;
Mais si votre bonté me permet en ma cause,
Pour me justifier, de dire quelque chose,
Par un secret instinct, que je ne puis nommer,
J'en fais beaucoup d'état, et ne le puis aimer.³⁸

³⁶ Ibid., 5. 9. 1681 - 1684.

³⁷ L'Illusion comique. 2. 6. 515 - 516

³⁸ Ibid., 3. 1. 635 - 640.

Géronte se fâche en entendant ce discours trop habile et appelle sa fille insolente. Il lui commande d'obéir à sa volonté. Dans un monologue il exprime bien l'écart entre lui et sa fille:

Qu'à présent la jeunesse a d'étranges manies
Les règles du devoir lui sont des tyrannies,
Et les droits les plus saints deviennent impuissants
Contre cette fierté qui l'attache à son sens.³⁹

Dans son opinion la jeunesse doit respecter l'autorité des parents qui ont des "droits les plus saints" d'exiger l'obéissance de leurs enfants. Géronte reste inflexible envers Isabelle malgré qu'elle n'ait aucune inclination pour Adraste. Elle en est au désespoir et la situation détériore encore quand Clindor est jeté en prison après le combat avec Adraste. Isabelle veut se tuer, et en même temps elle se plaît à penser au chagrin que son père éprouvera à sa mort. Elle a un tempérament passionné et exprime sa rancune envers son père avec violence:

Ainsi, père inhumain, ta cruauté dégue
De nos saintes ardeurs verra l'heureuse issue;
Et si ma perte alors fait naître tes douleurs,
Après de mon amant je rirai de tes pleurs.⁴⁰

M. Verhoeff, dans une psycholecture des comédies cornéliennes, remarque que la plupart des femmes y sont agressives.⁴¹ Isabelle en est le meilleur exemple; ayant un esprit indépendant elle défend ses propres intérêts et ne cède pas à son père. Plutôt que d'accepter la volonté paternelle elle s'enfuit pour se marier avec Clindor. Son amour pour le jeune aventurier est plus fort que son affection filiale. L'attitude sévère de Géronte a éloigné Isabelle, comme l'attitude de Pridamant a éloigné Clindor.

³⁹Ibid., 3. 2. 673 - 676.

⁴⁰Ibid., 4. 1. 1009 - 1012.

⁴¹Han Verhoeff, Les Comédies de Corneille: Une psycholecture.
(Paris: Klincksieck, 1979), p. 100.

De toutes les jeunes héroïnes des comédies, Isabelle est la seule qui soit assez indépendante pour quitter la maison paternelle. Daphnis de La Suivante s'est montrée indépendante et rebelle aussi et a envisagé de désobéir au commandement de Géraste. Elle veut plutôt mourir qu'épouser un autre que Florame. Si les circonstances avaient été différentes, peut-être qu'elle aussi aurait quitté son père. Mais elle a encore hésité devant sa décision, tandis qu'Isabelle était bien résolue à désobéir à la volonté de Géraste. Ces deux filles, Daphnis et Isabelle, ont des pères autoritaires et peu sensibles aux sentiments de leurs filles. Aussi les rapports entre les deux générations ne sont-ils pas amicaux.

La situation est bien différente dans La Galerie du Palais, où les rapports entre Célidée et Pleirante sont bons et où l'affection que l'un porte pour l'autre est évidente. Pleirante s'intéresse au bonheur de sa fille et nous avons l'impression qu'il comprend les jeunes gens et sympathise avec leurs sentiments.

Hippolyte et sa mère Chrysante ont de bons rapports aussi. Chrysante se comporte comme une soeur envers sa fille et les protestations d'obéissance d'Hippolyte ne sont que des paroles prononcées pour la forme. Elle fait ce qu'elle veut et abuse un peu de sa liberté en essayant de prendre Lysandre à son amie. Mais quand il s'agit de "l'amour", beaucoup est permis et pardonné.

Doris et Chrysante de La Veuve s'entendent bien. La jeune fille est respectueuse envers sa mère et se déclare obéissante. Ces deux se connaissent bien et sont pourtant habiles à dissimuler leurs sentiments. Doris le fait si bien qu'elle a même trompé Chrysante à l'égard d'Alcidon. Chrysante, après avoir compris que Doris n'a pas d'affection pour Alcidon, respecte les sentiments de sa fille. Mais en cherchant un autre parti pour Doris, elle se laisse surtout guider par l'argent. Elle est un peu matérialiste

mais veut sincèrement le bonheur de sa fille. Doris veut plaire à sa mère et grâce au "hasard" elle peut épouser un homme qui l'aime et que sa mère accepte avec contentement.

La mère de Mélite, quoique invisible, paraît la plus autoritaire des trois mères étudiées ci-dessus et Mélite montre un grand respect pour elle; elle est pourtant assez flexible pour donner son consentement au mariage de Tircis et Mélite.

Nous remarquons que, dans l'ordre chronologique des comédies, les mères deviennent de plus en plus libérales et que dans le même ordre les pères se montrent de plus en plus sévères envers leurs filles.

A l'exception d'Isabelle, les filles montrent leur attachement à leurs parents et se soucient de leurs volontés. Les pères autoritaires ont des filles rebelles, et sans doute Corneille veut-il dire que trop de sévérité de la part des pères peut amener de mauvais rapports avec leurs enfants. Les mères, généralement plus libérales, ont de meilleurs rapports avec leurs filles.

Chapitre IV

Les frères et les soeurs

Les interactions entre frère et soeur sont dessinées dans quatre comédies cornéliennes. Mélite présente Tircis et sa soeur Cloris. La Veuve montre Philiste face à sa soeur Doris, La Place Royale montre Doraste et Phylis et La Suite du Menteur, Cléandre et Mélisse.

Nous remarquons que dans ces comédies le père n'est pas présent; il est mentionné dans La Place Royale, mais n'a pas d'influence sur le cours des événements. Comme nous avons déjà vu, Philiste et Doris de La Veuve sont orphelins de père. Tircis et Cloris de Mélite sont orphelins de père et de mère et Cléandre et Mélisse de La Suite du Menteur le sont aussi. Dans les deux comédies où les deux parents, père et mère, sont absents, la jeune fille considère son frère comme chef de famille; elle est sous la tutelle de son frère. Au dix-septième siècle une personne, garçon ou jeune fille, atteint la majorité à vingt ans. Il est probable que les héroïnes de Corneille ont moins de vingt ans. Selon A. de Wisme, les jeunes filles de la haute société sont souvent très précoces et se marient parfois déjà à l'âge de quinze ans.¹ Les coutumes à l'égard de la tutelle varient selon la région; pour la Normandie M. Rivaille fait dans une note le commentaire suivant:

le frère aîné, par la coutume de Normandie, est tuteur naturel et légitime de ses frères et soeurs. Nul doute que cette disposition n'existât dès 1630, bien que l'on n'en trouve confirmation que dans cet arrêt de règlement du parlement de Rouen, datant de 1673, dont le texte m'a été très obligeamment indiqué par M. L. Battifol.²

¹Armél de Wismes, Ainsi vivaient les Français. (Paris: Robert Laffont, 1962), p. 296.

²Louis Rivaille, Les débuts de Corneille. (Paris: Boivin, 1936), p. 270.

Nous devons donc supposer que Tircis et Cléandre de ces pièces soient majeurs. C'est le frère qui assume alors la responsabilité de la famille et remplace le père.

Il est frappant de noter que, pour le mariage, la coutume de majorité est différente, puisque l'édit d'Henri II, en 1556, et la déclaration de Louis XIII, en 1639, interdisent aux enfants de se marier sans le consentement de leurs parents avant vingt-cinq ans pour les filles, et trente ans pour les garçons. La jeune fille serait donc capable de choisir un époux cinq ans avant que son frère puisse choisir une épouse. Elle est à la fois moins capable et plus capable que son frère.

Quand il s'agit des rapports entre les filles et leurs parents, elles leur obéissent par respect pour la vieille génération. Dans le cas où cette différence entre les générations n'existe pas, la question se pose si les frères veulent prendre le droit de disposer de leurs soeurs; et si les jeunes filles veulent obéir à leurs frères. Nous allons voir que les jeunes filles sont toujours loyales à leurs frères, mais que quand il s'agit du mariage, elles ne sont pas toujours inclinées à suivre leurs commandements. Les attitudes des frères varient d'une pièce à l'autre.

En observant le comportement de Tircis et Cloris de Mélite, nous trouvons qu'une grande amitié lie frère et soeur et dans cette bonne entente ils se taquinent gentiment. Cloris, qui est courtisée par Philiste et considérée fiancée à lui, dit à son frère, qu'elle ne se mariera pas sans son consentement. Tircis lui répond que le choix est à elle.

Il nous étonne un peu que Cloris attache une si grande importance au consentement de son frère, car, bien qu'il soit son tuteur, Tircis ne la surpasse pas en bon sens. On dirait même qu'elle est plus compétente que lui dans des situations bouleversantes. Quand Tircis est agité et prêt à se tuer à cause de la perfidie supposée de Mélite, Cloris dit:

Quoi! que je t'abandonne à ta mélancolie?
 Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
 Et nous aviserons à te laisser courir.³

Ces paroles montrent bien l'intérêt et l'amitié qu'elle porte à son frère.

En apprenant que Mélite se moquerait de Tircis et serait amoureuse de Philandre, le premier mouvement de Cloris est de consoler et de rassurer son frère; bien qu'elle soit elle-même affectée aussi, elle le conseille maternellement:

Apprends aussi de moi que ta raison s'égare,
 Que Mélite n'est pas une pièce si rare,
 Qu'elle soit seule ici qui vaille la servir;⁴

C'est la philosophie de Cloris d'accepter les faits que l'on ne peut pas changer, et, croyant que Philandre aime maintenant Mélite, elle l'appelle volage et ne veut plus de lui:

Un volage me quitte, et je le quitte aussi:
 Je l'obligerois trop de m'en mettre en soucie.
 Pour perdre des amants, celles qui s'en affligent,
 Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent;⁵

Dans cette situation où tous deux, frère et soeur, sont trompés dans l'amour, Cloris est la plus forte. Tircis, qui a apporté la fâcheuse nouvelle à sa soeur, ne peut que lui dire qu'elle doit essayer de se consoler. Après ces paroles il s'en va accablé de douleur. Sans doute ressent-il le choc plus intensément, ayant été si fier et si heureux d'être aimé par Mélite.

Cloris est néanmoins blessée, mais elle est, à ce moment-là, plus fière que son frère. Elle cache ses émotions, mais, piquée au vif, elle désire se venger. Ainsi, en rencontrant Philandre plus tard, elle lui lance des paroles mordantes qui expriment son dépit:

³Mélite 3. 4. 944 - 946.

⁴Ibid., 3. 5. 1955 - 1957.

⁵Ibid., 3. 5. 981 - 984.

Quoi! Philandre est vaillant, et je n'en savois rien!
 Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas feindre;
 Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre,⁶

Philandre, qui était flatté par les fausses lettres, avait l'esprit vacillant et se croyait épris de Mélite. C'est vraiment lui qui, à la fin, est la victime des machinations d'Eraste; il perd Cloris et n'aura pas Mélite. Il est puni pour son inconstance, car Cloris, quoique gaie et taquine, ne supporte pas son manque de foi après tous les serments d'amour qu'il lui a faits. Elle plaisante beaucoup, mais au fond, elle est sérieuse et montre ses vrais sentiments en apprenant la mort de Tircis. Ici elle ne fait pas semblant quand elle dit:

Aidez mes foibles pas; les forces me défaillent,
 Et je vais succomber aux douleurs qui m'assaillent.⁷

Bien entendu la nouvelle de la mort de Tircis est fausse et nous voyons un dénouement heureux où Tircis épouse Mélite et Eraste se marie avec Cloris.

Ce dernier mariage est un peu surprenant, et Cloris explique cet événement en disant qu'elle est convaincue de la constance d'Eraste, puisqu'il avait courtié Méliste pendant deux ans. Nous avons l'impression que Cloris accepte ce mariage pour que son frère puisse redresser les torts faits à Eraste. Tircis, ayant pris Mélite à son ami Eraste, peut donner sa soeur en compensation. Ce don annule l'inimitié qui pourrait encore subsister entre les rivaux. M. Verhoeff a remarqué que ce qui frappe dans les relations entre les hommes n'est pas leur inimitié, mais plutôt une certaine solidarité. Et quand il s'agit de l'amitié entre les hommes, cette amitié est consacrée par le don.⁸ Dans ce cas Cloris est le don. Elle est pourtant libre de

⁶Ibid., 3. 6. 1054 - 1056.

⁷Ibid., 4. 4. 1239 - 1240.

⁸Han Verhoeff, Les Comédies de Corneille: une psycholecture. (Paris: Klincksieck, 1979), pp. 61 - 66.

choisir, car Tircis lui avait demandé d'abord de pardonner l'infidélité de Philandre, et de se reconcilier avec lui. Elle a refusé et a choisi Eraste.

Dans Mélite l'harmonie entre frère et soeur reste établie durant la pièce. Cloris est très attachée à son frère et se montre une soeur dévouée. Tircis, bien que chef de famille, sait que sa soeur est très capable d'arranger ses propres affaires et la laisse agir librement. Ils ont beaucoup d'égards l'un pour l'autre.

La situation avec Philiste et Doris de La Veuve est différente. Philiste est un jeune homme qui se prend bien au sérieux. Son amour pour Clarice et son amitié pour Alcidon l'occupent presque entièrement. Nous savons déjà qu'il aime tant Alcidon, qu'il veut faire de lui son beau-frère par un mariage de ce dernier avec sa soeur Doris. Ainsi les liens d'amitié deviendront des liens familiaux et donc plus étroits. Selon M. Hunt ces arrangements avaient lieu dans la vie réelle et il cite un cas qui se rapproche de celui de Philiste et d'Alcidon:

...marriage was more a contract, negotiated by two families, than an agreement between bride and groom. When Jean de Beauvau wanted to marry a distant relative, Françoise du Plessis (a sister of Cardinal Richelieu), he penned ardent love letters - to her oldest brother Henry: "I want so much to change my relationship to you, my good cousin"...When the match had been made Beauvau added: "It is no longer to my cousin that I write at this moment, my good fortune having changed the relationship, confirming by an even closer tie the vows of my service, which your merits have certainly acquired for you". He now styled himself Henry's most affectionate brother and begged the latter "to love me in this capacity".⁹

A la demande de Philiste, Doris laisse Alcidon lui faire la cour. Elle tolère ces visites pour plaire à son frère et sans avoir d'inclination pour

⁹David Hunt, Parents and children in history: The psychology of family life in early modern France (New York: Basic Books Inc., 1970), p. 58.

Alcidon, sentant que ce dernier feint ses sentiments. D'ailleurs, elle feint elle-même: "Je me fais, comme lui, souvent toute de feux".¹⁰ Les motifs de sa conduite ne sont pourtant pas si mauvais, car c'est par loyauté à son frère qu'elle agit ainsi.

Bien que Doris ne haisse pas son frère, elle n'est pas préparée à épouser son ami. Quand Chrysante dit à Philiste que le mariage de Doris et Alcidon n'aura pas lieu, Philiste est furieux. Il a promis sa soeur à son ami et en homme d'honneur il ne peut pas manquer à sa parole et se montrer déloyal envers Alcidon. Chrysante a beau lui expliquer que Doris n'aime pas son ami, Philiste est intransigeant. Le dialogue suivant le montre nettement:

Chrysante: Elle se contraignoit seulement pour vous plaire.

Philiste: Elle doit donc encor se contraindre pour moi.

Chrysante: Et pourquoi lui prescrire une si dure loi?

Philiste: Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.¹¹

Philiste se croit évidemment en droit de dominer sa soeur et même de la punir pour avoir simulé ses sentiments. Doris ne mérite pas un tel traitement; elle s'est montrée dévouée à son frère pour avoir reçu civilement l'ami de ce dernier. L'attitude de Philiste est presque tyrannique et il paraît aveugle à tous autres sentiments que les siens. Doris, malgré son esprit vif, a bien besoin de l'appui de Chrysante contre les exigences de son frère. Nous imaginons qu'elle pousse un soupir de soulagement quand à la fin de la pièce elle se trouve débarrassée de deux prétendants dont elle ne veut pas. Elle se marie avec un autre ami de son frère, Célidan, qui est fort apprécié par Philiste, ayant été le "sauveur" de Clarice après l'enlèvement de celle-ci. Doris est le don de Philiste à Célidan. Elle

¹⁰La Veuve 1. 3. 159

¹¹Ibid., 3. 7. 1068 - 1071.

accepte ce mariage et nous nous demandons si elle trouve la cohésion de la famille plus importante que ses propres sentiments, car nous ne voyons aucun développement d'amour entre Doris et Célidan.

Dans La Place Royale c'est la soeur, Phylis qui veut que son frère Doraste épouse son amie. Doraste est amoureux d'Angélique, mais il est très timide et a demandé à sa soeur de parler en sa faveur à la jeune fille qu'il adore. Phylis a beaucoup d'affection pour son frère et fait ce qu'elle peut pour lui, mais Angélique aime Alidor, et ne s'intéresse à aucun autre:

Ton frère, je l'avoue, a beaucoup de mérite;
Mais souffre qu'envers lui cet éloge m'acquitte,
Et ne m'entretiens plus des feux qu'il a pour moi.

Phylis lui répond:

C'est me vouloir prescrire une trop dure loi,
Puis-je, sans étouffer la voix de la nature,
Dénier mon secours aux tourments qu'il endure?¹²

Avec ces paroles Phylis exprime bien son grand attachement à son frère. Elle loue les mérites de Doraste pour susciter l'intérêt de son ami, mais avec peu de résultat. Angélique aime trop Alidor pour vouloir entendre les éloges de Doraste. Sans perdre courage, Phylis continue ses efforts pour aider son frère. Dans un discours avec lui elle fait le rapport suivant:

Je m'acquitte des mieux de la charge commise;
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'es;
Ton feu ne peut aller au point où je le mets;
J'invente des raisons à combattre sa haine;
Je blâme, flatte, prie, et perds toujours ma peine,
En grand péril d'y perdre encor son amitié,
Et d'être en tes malheurs avec toi de moitié.¹³

Elle prend un ton moqueur dans sa conversation et Doraste lui répond qu'elle rit de ses maux, mais malgré son ton léger elle essaye sérieusement de l'aider.

¹²La Place Royale. 1. 1. 1 - 5.

¹³Ibid., 1. 2. 114 - 120.

Doraste connaît bien le caractère actif et optimiste de sa soeur et lui demande conseil. Dès qu'elle a appris qu'Alidor a rompu avec Angélique, Phylis prend l'initiative. Elle envoie Doraste chez son amie pour lui demander sa main. Angélique, profondément bouleversée de la conduite d'Alidor, accepte d'épouser Doraste par dépit. Phylis, qui connaît très bien son amie, craint un changement d'idée d'Angélique. Elle veille sur son amie pour s'assurer que son frère ne perdra pas sa nouvelle fiancée.

Cependant Alidor a comploté l'enlèvement d'Angélique dans le but de la "donner" à son ami Cléandre.

Comme Phylis se tient toujours près d'Angélique et l'enlèvement a lieu pendant le soir, les ravisseurs se trompent dans le noir et enlèvent Phylis au lieu d'Angélique. Doraste, en apprenant que sa soeur est enlevée, est très indigné et montre enfin la volonté d'agir:

Et si je puis jamais trouver ce ravisseur,¹⁴
Il me rendra soudain et la vie et ma soeur.

Il perd donc sa timidité quand il croit que sa soeur est en danger et est préparé de se battre pour elle. Cela prouve bien son attachement pour Phylis.

L'intrigue de cette comédie est très compliquée et le hasard y joue son rôle. Il n'est pas nécessaire pour Doraste de réaliser ses intentions de venger sa soeur. Elle va épouser son ravisseur, Cléandre, qui la connaissait déjà, mais ne s'était pas rendu compte qu'il l'aimait.

Cette pièce nous a présenté une situation où frère et soeur sont de très bons amis. Comme Cloris de Mélite, Phylis est très intéressée au bonheur de son frère. Malgré ses railleries et ses paroles légères, elle veut sincèrement aider son frère. Doraste est assez insignifiant et dépend de l'initiative et des conseils de sa soeur; sa timidité et sa passivité contrastent singulièrement avec l'esprit entreprenant de Phylis. Le personnage de Phylis

¹⁴Ibid., 5. 4. 1348 - 1349.

est plus fort que celui de Doraste.

Nous trouvons une autre jeune fille entreprenante dans La Suite du menteur où Mélisse et son frère Cléandre sont présentés. Ils sont orphelins et Cléandre est apparemment le chef de famille. Ce dernier a tué un homme en duel et s'est échappé.

Dorante, le héros de la pièce, qui essayait de séparer les combattants et tâchait de soigner la victime, est arrêté et jeté en prison. Cléandre, le vrai coupable, apprend ce qui est arrivé à Dorante. Il ne peut pas supporter l'idée qu'un innocent souffre pour son crime, mais il veut éviter d'être incarcéré lui-même.

Pour soulager les misères du prisonnier, Cléandre ordonne à Mélisse d'envoyer une somme d'argent au prisonnier et une lettre qui explique que l'argent est destiné à obtenir quelques faveurs des geôliers. Au dix-septième siècle les conditions des prisonniers varient beaucoup et dépendent de la quantité d'argent dont le prisonnier dispose. M. Aymès écrit à cet égard:

Nanti d'argent, vous pouvez tapisser votre chambre,
offrir à dîner, recevoir des invités; sans ressources,
vous croupissez dans quelques basse fosse,...
n'ayant droit qu'à de l'eau à discrétion
et à une litière de paille renouvelée une¹⁵
fois par mois en hiver, deux fois en été.

Puisqu'une explication pour la générosité est nécessaire, Mélisse prétend avoir vu le prisonnier et avoir été frappée de son apparence. Cette situation extraordinaire est nettement décrite par la femme de chambre de Mélisse:

Mais vous suivez d'un frère un absolu pouvoir,
Qui vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'est mis à couvert de la mort de Florange,
Se sert de cette feinte, en cachant votre nom,
Pour lui donner secours dedans cette prison.¹⁶

¹⁵Noel Aymès, La France de Louis XIII: Trente années du grand siècle (Paris: Nouvelle Librairie Nationale, 1909), p. 310.

¹⁶La Suite du menteur 2. 1. 410 - 415.

Mélicse s'est jeté dans cette entreprise fascinante avec enthousiasme. L'affaire devient encore plus intéressante quand elle apprend que Dorante est beau et de noble caractère; il a feint de ne pas reconnaître Cléandre, quand ce dernier lui était présenté pour identification par la police. Dorante a vu tout de suite que Cléandre est un homme de mérite:

Entre les gens de coeur il suffit de se voir.
Par un effort secret de quelque sympathie
L'un à l'autre aussitôt un certain noeud les lie:¹⁷

Il a menti pour protéger le coupable. La générosité du prisonnier doit être récompensée et Cléandre dit à Mélicse:

Adieu: de ton côté prends souci de me plaire,¹⁸
Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère.

Il va de soi que Cléandre s'attend à ce que sa soeur obéisse à son commandement. Elle est subordonnée à lui, et elle peut compter sur une situation subordonnée pour le reste de sa vie. A cette époque la femme était considérée une incapable par sa disposition psychologique et morale. En général cette opinion était acceptée, mais il y avait quelques écrivains qui protestaient contre la sujétion de la femme et se faisaient les champions de sa cause. Le père le Moyne, Poullain de la Barre et Gabrielle Suchon considéraient la femme aussi capable que l'homme, et ils s'opposaient à la loi salique, qui exclut la femme de l'héritage du pouvoir royal. En plus Poullain de la Barre prétendait que la femme, qui sait faire preuve de tant d'application et de vigilance pour assurer la concorde à l'intérieur du foyer domestique, peut et doit avoir plus d'autorité. Gabrielle Suchon revendique une formation scolaire plus étendue pour la femme.¹⁹ Corneille lui-même dépeint

¹⁷Ibid., 3. 1. 806 - 808.

¹⁸Ibid., 2. 2. 547 - 548.

¹⁹Pierre Ronzeau, "La femme au pouvoir ou le monde à l'envers," XVII^e siècle, 108 (1975), 9 - 33.

la situation de la femme et en montre l'injustice, mais il ne propose pas de changements.

Cependant Mélisse aide son frère comme convenu et le fait de bon coeur. Elle s'intéresse beaucoup à ce jeune homme avec de "rares qualités" qu'elle n'a jamais vu, mais dont elle se croit amoureuse. Maintenant Mélisse commence à agir indépendamment de son frère et envoie son portrait à Dorante. Cléandre en est choqué et lui dit que qui donne le portrait promet l'original. Il se soucie de la réputation de sa soeur et lui laisse entendre qu'il est déplacé pour une jeune fille de faire la cour à un homme.²⁰

Il fait la leçon à Mélisse; apparemment le fait qu'il a tué un homme est moins grave que la conduite de Mélisse. Les règles pour les hommes sont différentes de celles pour les femmes.

La pièce finit par le mariage de Mélisse et Dorante. Cléandre donne sa soeur à son nouvel ami en récompense pour les actions généreuses de ce dernier. Cette fois les choses sont arrangées agréablement. Mélisse épouse l'ami de son frère, mais sans que ce dernier exerce de la pression sur elle. Nous avons vu le développement de l'amour entre Mélisse et Dorante (un amour très romanesque et idéaliste), et Cléandre est content de donner son consentement à un mariage désiré par sa soeur. De cette façon il peut exprimer son amitié et sa gratitude à Dorante.

²⁰ Nous avons l'impression que Cléandre exprime ici les idées de Corneille sur les dérèglements de la conduite des femmes. Dans son étude de la littérature française, M. Adam écrit les moeurs relâchées de l'époque et observe aussi que, des fois, les femmes faisaient des avances aux hommes. (Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. [Paris: del Duca, 1962], 2, 18).

Ces quatre comédies montrent les différentes attitudes que peuvent avoir frères et soeurs entre eux.

Cloris de Mélite paraît aimer l'idée d'être subordonnée à Tircis. Ce dernier connaît la nature indépendante de sa soeur et, sagement, lui laisse la liberté d'action.

Philiste de La Veuve demande l'obéissance de sa soeur, bien qu'il ne soit pas chef de famille. Il est autoritaire et Doris doit supporter ses exigences et ses entêtements. Par attachement à la famille, Doris obéit aux demandes de son frère, mais seulement jusqu'à un certain point. Elle n'épousera pas un homme qu'elle déteste pour plaire à Philiste. Les rapports entre ces deux ne sont pas si amicaux que ceux entre Cloris et Tircis.

Phylis et Doraste de La Place Royale sont de bons camarades. Phylis prend toujours l'initiative et est une soeur dévouée sans être dominée par Doraste. Ce dernier dépend un peu trop de Phylis et paraît assez indolent. C'est seulement quand sa soeur semble en danger que Doraste exprime la volonté d'agir.

Mélisse et Cléandre de La Suite du Menteur s'entendent bien et portent beaucoup d'intérêt l'un à l'autre. Dans cette comédie de la maturité de Corneille, les moeurs changeantes de l'époque sont reflétées. Mélisse est une jeune fille entreprenante et Cléandre a soin que sa soeur ne prenne pas trop de liberté dans sa conduite. Il se comporte comme un chef de famille, un peu autoritaire, mais en appréciant les capacités de Mélisse.

Chapitre V

Conclusion

Les huit comédies cornéliennes, dans lesquelles nous avons étudié les liens familiaux, décrivent principalement des jeunes amoureux qui rencontrent des obstacles à la réalisation de leur bonheur.

Le thème de l'amour, un sujet dont le public ne se lasse pas, était traité dans les pastorales et les tragi-comédies. Les décors féeriques et les situations peu vraisemblables de ces deux genres étaient sentis comme inauthentiques et dépassés par le public sensible aux tendances réalistes qui se manifestaient dans la littérature. Le langage grossier des vieilles comédies et des farces, dans lesquelles les bouffons et les personnages du bas peuple étaient présentés, dégoûtait les dames de la haute société par son vulgarité. Elles ne fréquentaient pas ce théâtre, qui offrait un réalisme trop brutal.

Pour attirer la haute société Corneille, voulant donner une peinture fidèle d'un milieu cultivé, a choisi un décor réaliste dans lequel les protagonistes appartiennent à la classe supérieure. Dans ses cinq premières comédies il rejette les bouffons des comédies d'auparavant et abandonne les décors féeriques des pastorales aussi. Les trois dernières comédies contiennent des personnages bouffons, mais ils sont encore des gens bien nés. Si L'Illusion comique présente un décor féerique, c'est pour adapter la scène à l'intrigue de cette pièce si différente et originale.

Comme les comédies aboutissent à un dénouement heureux, et qu'il s'agit de l'amour, ces pièces finissent par un ou plusieurs mariages.

Bien que l'amour et la jeunesse y soient célébrés, la peinture des jeunes gens n'en présente pas une vue idéaliste. Ils sont montrés avec leurs

qualités et leurs faiblesses. Il en va de même pour la vieille génération, dont l'attitude est parfois moins matérialiste qu'on ne la suppose.

Nous trouvons ainsi des comportements variés chez les différents membres des familles, ce qui donne une certaine authenticité à ces comédies où l'intrigue est souvent très compliquée.

Dans cette société où le mariage importe beaucoup à la famille et où le consentement parental est obligatoire, nous trouvons deux cas où le père exige que sa fille épouse un parti qu'elle ne veut pas.

Géronte de L'Illusion comique veut obliger Isabelle de se marier avec Adraste, l'homme qu'il lui a choisi, mais elle refuse et s'enfuit avec l'homme qu'elle aime. Cette jeune fille indépendante rompt donc les liens avec son père par amour pour Clindor, qui n'étant qu'un domestique, ne pourrait pas être accepté comme beau-fils. Un tel mariage abaisserait la famille.

Dans La Suivante, où il y a un malentendu à l'égard de l'identité du futur époux, Géraste presse sa fille de se marier avec l'homme qu'il a choisi et qui lui convient. Daphnis, ne sachant pas qu'il s'agit de l'élue de son cœur, s'oppose obstinément au commandement de son père, mais, après que les malentendus sont dissipés, le mariage d'amour entre elle et Florame a lieu. Geronte et Géraste attachent peu d'importance aux sentiments de leurs filles et sont des pères autoritaires. Le manque de communication entre ces deux pères et leurs filles est nettement montré.

Par contre, dans La Galerie du Palais Pleirante s'intéresse beaucoup au bonheur de sa fille. Bien qu'il exerce son autorité sur Célidée quand il lui commande d'épouser Lysandre, il n'est pas vraiment autoritaire. Il sait qu'elle aime ce jeune homme et il agit pour le bien des jeunes gens contrariés dans leur amour.

Les rapports entre père et fils, dessinés dans L'Illusion comique et Le menteur, montrent l'intérêt que les pères portent à leurs fils. Dans Le menteur Géronte, pensant au lignage de sa famille, veut que Dorante se marie avec la fille de son vieil ami. Son fils résiste à ce projet qui lui ôtera la liberté et, par des mensonges, il réussit à persuader son père d'y renoncer. Géronte aime son fils et lui veut du bien. Comme Pleirante dans La Galerie du Palais, il montre sa bienveillance envers son enfant. Par contre Dorante, espiègle et charmant, trompe son père sans gêne et se moque de lui avec "l'audace de la jeunesse". Mais en présence de Géronte il lui montre du respect; il est dépendant de lui et il ne veut pas rompre avec ce père indulgent. Son attitude envers son père est indifférente, il ne se soucie pas des sentiments de celui-ci.

Nous trouvons cette attitude indifférente du fils envers son père aussi dans L'Illusion comique, mais dans cette comédie la sévérité de Pridamant a été la cause de l'indifférence de Clindor. Le père regrette le départ de son fils et se repentit du traitement dur d'autrefois. C'est après avoir éprouvé son isolement que Pridamant est devenu plus flexible et qu'il peut tolérer les écarts de conduite de Clindor. Pridamant a donc changé de mentalité et suscite notre sympathie quand il s'inquiète sur le sort de son fils qui, menant une vie aventureuse, est parfois en danger.

Les mères prennent les inclinations de leurs filles en considération, mais se laissent guider par des considérations pratiques aussi. Seulement Chrysante de La Galerie du Palais donne toute liberté à Hippolyte et ne veut aucunement influencer le choix d'un époux de sa fille. Chrysante de La Veuve propose un bon parti à Doris et sonde les sentiments de sa fille au sujet du jeune homme; mais elle paraît tenir à ce que Doris épouse un homme riche.

Le choix de Doris est restreint par les considérations financières de Chrysante. La mère de Mélite, supposée autoritaire, s'attendrit sur sa fille qui se pâme à la fausse nouvelle de la mort de Tircis, et elle consent au mariage d'amour entre Mélite et Tircis.

La mère d'Hippolyte est particulièrement sympathique en raison de son attitude sincère envers sa fille. Sa confiance en Hippolyte est exceptionnelle. Chrysante de La Veuve prétendant qu'elle ne veut pas forcer l'inclination de Doris, la domine quand même un peu.

Dans Mélite et La Suite du menteur nous voyons la situation où le frère est tuteur de sa soeur. Tircis de Mélite, sachant bien les capacités de Cloris, lui laisse le choix d'un époux. Cléandre de La Suite du menteur se comporte beaucoup plus comme chef de famille, mais il est très content de consentir au choix de Mélisse qui est tombée amoureuse du bienfaiteur de son frère et veut l'épouser. Il est frappant que ces jeunes filles acceptent l'autorité de leurs frères sans plainte. Cloris insiste même sur le consentement de Tircis. C'est peut-être pour maintenir les bons rapports qui existent entre eux. Les jeunes filles s'intéressent beaucoup à leurs frères et sont des soeurs dévouées. Elles sont toujours prêtes à les aider quand ils sont en difficulté, et se montrent très compétentes.

Nous trouvons que Phylis de La Place Royale est une autre soeur très intéressée au bonheur de son frère. Elle prend l'initiative dans les efforts pour gagner le coeur d'Angélique pour Doraste et se montre très habile, bien qu'elle ne réussisse pas dans son entreprise. Doraste, timide et passif, a bien besoin du conseil et de l'appui que sa soeur lui donne. Sa conduite envers Phylis est bien différente de celle de Philiste de La Veuve qui veut dominer Doris. Celle-ci, en tolérant les visites d'Alcidon, se montre au moins loyale à son frère. Toutes les jeunes filles sont de bonnes soeurs qui sont attachées à leurs frères.

Bien souvent ce ne sont pas les membres de la famille qui font obstacle à la réalisation du bonheur des amoureux. Ce sont des personnes jalouses ou des faux amis qui, par des actions malhonnêtes ont suscité des malentendus et des quiproquos pour détruire leur bonheur.

Eraste, l'amoureux rebuté de Mélite, essaye de séparer Tircis et Mélite par ses fausses lettres. Voulant frapper frère et soeur aussi bien que Mélite, il réussit seulement à éloigner Philandre de Cloris.

Amarante, la jalouse de La Suivante, veut séparer Florame de Daphnis, et par ses mensonges provoque les malentendus entre Géraste et sa fille.

Alcidon le faux ami de La Veuve, feignant son amour pour Doris, veut prendre Clarice à son ami Philiste et ses tromperies causent le désaccord entre Philiste et sa famille.

Hippolyte de La Galerie du Palais tente de prendre Lysandre à Célidée et a failli y réussir. Ses ruses sont partiellement la cause de l'inconstance de Célidée, et par conséquent du désaccord entre cette dernière et son père Pleirante. Ces actions malhonnêtes des jaloux et des faux amis affectent les rapports à l'intérieur de la famille en créant de fausses apparences.

Corneille touche souvent à l'importance des apparences dans ses comédies, et il y a parfois de bons motifs pour les fausses apparences. Doris feint son amour pour Alcidon par loyauté à son frère. Par sentiment de dignité ou d'orgueil, Cloris de Mélite ne montre pas de chagrin quand Philandre la quitte. La gaieté de Doris est feinte aussi, elle souffre intérieurement des attitudes de sa mère et de son frère qui veulent disposer d'elle.

Les apparences ne sont pas toujours fausses, elles sont importantes pour éviter une mauvaise impression. Philiste doit faire preuve qu'il est digne de l'amour de Clarice et de l'amitié d'Alcidon. Il ne peut pas paraître un ami déloyal, qui ne tient pas sa parole. Chrysante de La Veuve tient aux bonnes manières pour montrer sa "classe" dans la société.

Corneille souligne souvent l'importance de l'argent. Pour les parents des familles aisées il est important de trouver un beau-fils capable de bien gérer la fortune dont leur fille héritera. Ils ne veulent pas que l'héritage de la famille soit dilapidé. Pour la même raison ils cherchent pour leurs fils une jeune fille sage, qui sait bien s'occuper du ménage et faire des dépenses économiquement.¹ De là la loi qui donne aux parents le droit de déshériter les enfants qui se marient contre leurs désirs. Géronte de L'Illusion comique est un des parents qui insiste que sa fortune soit bien gérée.

L'ambition d'améliorer la position financière est le motif de Chrysante de La Veuve pour un mari riche pour Doris. Mais les jeunes gens sont aussi intéressés à l'argent et Géraste de La Suivante compte qu'il peut gagner Florise avec sa fortune. Clindor de L'Illusion comique, Tircis de Mélite, Florame de La Suivante, des héros amoureux, expriment leur intérêt à l'argent.

Le prestige dépend beaucoup de l'argent et Corneille peint finement l'attitude de Pridamant de L'Illusion comique, qui accepte le métier de Clindor après avoir appris que les revenus d'un acteur ne sont pas négligeables.

L'argent apporte aussi une certaine sécurité. A cette époque les vols et les meurtres n'étaient pas rares (ils sont mentionnés dans L'Illusion comique et dans La Suite du Menteur) et un abri contre ces maux était indispensable et demandait de l'argent.

Nous trouvons dans ces pièces que les jeunes filles amoureuses sont généralement moins matérialistes que les jeunes gens. Elles attachent de l'importance aux "mérites" de leurs soupirants. En même temps elles sont souvent "pratiques". Surtout les soeurs des héros ont beaucoup de bon sens.

¹Une scène dans La Galerie du Palais montre comment les jeunes filles font leurs achats avec soin. (La Galerie du Palais 1. 6.).

Parmi les parents, Chrysante de La Galerie du Palais, et G ron te du Menteur, sont sensibles aux idées et aux sentiments de leurs enfants et ils n'ont pas perdu l'idéalisme de la jeunesse.

Ces huit comédies donnent une peinture des moeurs de la haute société. Corneille a créé des pièces qui devaient intéresser son public et au cours de sa carrière il a reflété les petits changements qui se sont développés dans la société. Les cinq premières comédies décrivent bien les conversations des "honnêtes gens" qui parlent comme les spectateurs le feraient en leur place. Ces honnêtes gens se préoccupaient de l'intérêt de la famille, du patrimoine, et ils se plaisaient à voir un dénouement heureux, où la cohésion de la famille reste intacte. Pour arriver à ce dénouement heureux le hasard joue un trop grand rôle pour être vraisemblable; les intrigues sont un peu trop compliquées.

Les trois dernières comédies sont plus amusantes et extravagantes et sont écrites pour faire rire. Les aventures des héros et des héroïnes sont extraordinaires. Nous trouvons pourtant les interactions entre les membres de la famille bien plausibles.

En célébrant la jeunesse d r e, ces pièces donnent une vue optimiste et en même temps réaliste de la famille et de la société.

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

Ouvrages de Corneille

- _____. Oeuvres. Nouvelle édition, M. Ch. Marty-Laveaux. Collection des Grands Ecrivains de la France. 13 vol. Paris: Librairie Hachette, 1910.
- _____. Théâtre complet de Corneille. Edition Maurice Rat. 3 vol. Paris: Garnier, 1960.

Ouvrages sur la littérature

- Abraham, Claude K. Pierre Corneille. New York: Twayne, 1972.
- Adam, Antoine. Histoire de la littérature française au XVII^e siècle. 5 vol. Paris: Del Duca, 1962.
- _____. Le théâtre classique. Paris: Presses Universitaires de France, 1970.
- Bénichou, Paul. Morales du Grand Siècle. Paris: Librairie Hachette, 1938.
- Bourdin, Max. "Psychanalyse et critique littéraire. La relation entre le père et le fils dans l'oeuvre de Corneille." Ecole, 26 mars 1956.
- Bürger, Peter. Die frühen Komödien Pierre Corneilles und das französische Theater um 1630. Eine wirkungsästhetische Analyse. Frankfurt: Athenaum, 1971.
- Couton, Georges. Réalisme de Corneille, Deux études: La clef de "Mélite" et Réalités dans "Le Cid". Paris: Société d'édition Les Belles Lettres, 1953.
- Kerr, Cynthia B. L'amour, l'amitié et la fourberie: une étude des premières comédies de Corneille. Saratoga: Anna, 1979.
- Lancaster, Henry C. A History of French dramatic literature in the seventeenth century. 9 vol. Baltimore: Johns Hopkins Press. Paris: Presses Universitaires de France, 1929 - 1934.
- La Rocca, Lea. Pierre Corneille, auteur comique. Trapani, 1939.
- Le Corbeiller, Armand. Pierre Corneille intime. Paris: Société française d'éditions littéraires et techniques, 1936.
- Lemonnier, Léon. Corneille. Paris: Editions Jules Tallandier, 1945.
- Marthan, Joseph. Le vieillard amoureux dans l'oeuvre cornélienne. Paris: Nizet, 1979.

Nadal, Octave. Le sentiment de l'amour dans l'oeuvre de Pierre Corneille. Paris: Librairie Gallimard, 1948.

Nelson, Robert J. Corneille, his heroes and their worlds. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1963.

Paquot Pierret, Léon. Les comédies de Corneille. Bruxelles, 1945.

Poulet, Georges. Etudes sur le temps humain. Paris: Plon, 1950.

Rivaille, Louis. Les débuts de Pierre Corneille. Paris: Boivin, 1936.

Scherer, Jacques. La dramaturgie classique en France. Paris: Librairie Nizet, 1949.

Sweetser, Marie-Odile. Les conceptions dramatiques de Corneille d'après ses écrits théoriques. Genève: Droz, 1962.

Turnell, Martin. The classical moment: studies of Corneille, Molière and Racine. London: H. Hamilton, 1964.

Verhoeff, Han. Les comédies de Corneille: Une psycholecture. Paris: Klincksieck, 1979.

Voltz, Pierre. La comédie. New York, St. Louis, San Francisco: McGraw-Hill - Armand Colin, 1964.

Yarrow, Philip. Corneille. London: MacMillan & Co., New York: St. Martin's Press, 1963.

Ouvrages sur le XVII^e siècle

Ariès, Philippe. L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime. Paris: Librairie Plon, 1960.

Aymès, Noël. La France de Louis XIII: Trente années du grand siècle. Paris: Nouvelle Librairie Nationale, 1909.

Corvisier, Armand. La France de 1492 - 1789. Vendôme: Presses Universitaires de France, 1972.

Fagniez, Gustave. La Femme et la société Française dans la première moitié du 17^{ième} siècle. Paris: Librairie Universitaire J.Gambler, 1929.

Flandrin, Jean Louis. Familles: parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société. Paris: Hachette, 1976.

Guérard, Albert. The Life and death of an ideal: France in the classical age. New York and Evanston: Harper & Row, 1965.

- Hunt, David. Parents and children in history: The psychology of family life in early modern France. New York and London: Basic Books Inc., 1970.
- Lebrun, François. La vie conjugale sous l'ancien régime. Paris: Armand Colin, 1975.
- Solé, Jacques. L'amour en occident à l'époque moderne. Paris: Albin Michel, 1976.
- Wismes, Armel de. Ainsi vivaient les Français. Paris: Robert Laffont, 1962.

Articles sur les comédies de Corneille.

- Fasano, Giancarlo. "Corneille critico delle sue commedie." Saggi e ricerche di letteratura francese. 6. (1965): 81-123
- Guichemerre, Roger. "La comédie en France avant Molière." L'Information littéraire. 26e année, 2. (mars-avril 1974): 55-59
- Harvey, Lawrence E. "The noble and the comic in La Veuve." Symposium 10 (1956): 291-295.
- Nelson, Robert J. "Pierre Corneille's L'Illusion Comique: The play as magic". PMLA 71 (December 1956): 1127-1140.
- Rizza, Cecilia. "La condition de la femme et de la jeune fille dans les premières comédies de Corneille." Onze études sur l'image de la femme. Ed. Wolfgang Leiner, Tübingen: 1978.
- Schérer, Colette. "Comédie et société chez corneille." Il Teatro al Tempo di Luigi XIII. Quaderne del Seicento francese. Ed. G. Dotoli et P.A. Jannini. Bari: Adriatica. Paris: Nizet, (1974): 151-157.
- Starobinski, Jean. "Sur Corneille." Les temps modernes. 108 (novembre 1974): 713-729.

Articles sur le XVII^e siècle.

- Gaudemet, J. "Legislation canonique et attitudes seculières à l'égard du lien matrimonial au XVII^e siècle:." XVII^e siècle. 102 (1974): 15-30.
- Ronzeau, Pierre. "La femme au pouvoir ou le monde à l'envers." XVII^e siècle. 108 (1975): 9-33.